

# Extraits des carnets



*La Catalane, par Jeanne Artemoff (version 2)*

## Classeur Bleu

Histoire de la Catalane

Fête de famille

Tentative d'autobiographie

## Mes mots

Adieu au siècle

Sursis

Aphorismes



# HISTOIRE DE LA CATALANE

La Catalane est un tableau peint par Jeanne Artemoff à Sitges dans les années trente cinq, j'imagine.

Je suis tombée amoureuse de ce portrait en 1978. Quand rentrée de Tunisie et vivant à Montpellier je venais avec régularité à Revel chez ma tante.

Jusque là, mes relations avec ma tante avaient été difficiles, compliquées d'histoires de famille et de partages de biens en indivision. Mais en 1978 ou 1979 L'Encastre étant enfin vendu au marquis de Beaufort, plus un sou n'entachait nos rapports amicaux. C'était neuf. C'était bon. Je pouvais venir rue Notre-Dame sans risquer d'entendre d'ardents procès contre l'un ou l'autre membre de ma famille. Ouf...Jeanne cessait enfin de supputer les millions perdus et de ratiociner sur du fric imaginaire.

J'ai donc commencé à regarder ses murs comme j'aurais dû toujours le faire s'il n'y avait eu le patrimoine. Et soudain ce visage de femme a commencé à m'obséder. Un visage juvénile, hâlé, éclairé par de grands yeux bruns candides et gais. Le front petit. Les cheveux très noirs tirés en arrière. Et pour compenser cet aspect un peu fragile et vulnérable, le poids d'une mâchoire ronde et plébéienne qui fait rêver de rire et de langage spontané. Quand un portrait contient tant de grâce vive et que l'harmonie générale est si délicate si aérienne, on ne peut que frémir de plaisir. Un chef-d'œuvre est là. Indiscutable et muet. Il vous conte des choses dont vous seriez incapable de dire le premier mot, à la façon d'un poème il vous tient en haleine.

J'ai dit mon admiration. Une première fois. Une deuxième fois. Et puis j'ai pris l'habitude à chacune de mes visites d'aller faire une petite station muette devant celle que dans ma tête J'avais baptisée "la femme de ménage espagnole".

Jeanne était, flattée, en secret. Etonnée j'imagine de me voir préférer ostensiblement sa peinture à celle de Georges. Mais elle ne disait rien.

Au bout d'un an j'ai demandé à Jeanne de me vendre ce tableau. Elle a ri. A jeté quelques millions dans la pénombre de son couloir en me guettant du coin de l'œil. C'était trop pour ma bourse. Quatre ou cinq briques, si je me souviens. Mais gravement j'ai dit que ce tableau valait bien ça.

Ainsi a donc commencé un jeu léger de marchandage dans lequel ni l'une ni l'autre n'était vraiment dupe. Cependant mon envie du tableau grandissait. Devenait désir. Et chez moi le désir est rare, mais quand il s'installe il doit s'accomplir... Je cherchais dans ma tête quelque ruse... N'en trouvais pas... Reniflais d'instinct quelque faiblesse originelle dans le comportement de Jeanne. Sans succès. Elle se montrait intraitable. Si elle demandait un prix astronomique c'est parce qu'elle voulait garder ce tableau.

A chaque petites vacances le marchandage reprenait. On ne prononçait plus de chiffre. C'était un marchandage abstrait. Je me souviens d'un réveillon chez les Sautin. Entre deux danses et un fou rire après que j'ai mimé la pavane d'amour de la lionne, ma tante était à l'agonie du rire. Mais impossible de lui faire promettre de me vendre la femme de ménage espagnole. Dès qu'il a été question du tableau elle a retrouvé son self contrôle et j'étais battue.

Elle essayait des tactiques de consolation. Me proposait une superbe photographie en couleurs faite par quelqu'un de très compétent dont elle m'assurait l'irréprochable

qualité de travail. Une photo ? Pouah ! C'est l'œuvre authentique que je voulais un point c'est tout.

Le temps passait. Nous étions chat et souris. Mais par je ne sais quelle intuition aberrante il me semblait que je devais un jour sortir victorieuse de cette joute.

Je comptais sur son amour pour moi et ne me trompais qu'à moitié. Il vint un moment où en effet Jeanne se montra sentimentale. Parla de sa mort prochaine. Me promit le tableau après sa mort. Ouais ! après sa mort ! Et ses enfants me laisseraient prendre possession du tableau sans un mot de sa main ? Elle promit de me faire ce don par écrit, mais remettait toujours au lendemain le fichu papier (auquel j'avais la sagesse de ne pas croire).

La chose durait depuis trois ans. Un après-midi d'août je débarquais chez elle je ne sais plus sous quel prétexte. Et rencontrais pour la première fois Louis Esquirol. Nous avons bavardé. Découvert aussitôt que nous aimions les mêmes livres. Les mêmes tableaux... En particulier la Catalane !

Et nous nous sommes aperçus que Jeanne nous l'avait léguée à l'un et à l'autre après sa mort.

Aussitôt nous l'avons mise au pied du mur. Allions-nous partager le tableau en deux ?

Jeanne était aux anges. Son œil brillait de ruse satisfaite. Mais nous avons fini par obtenir d'elle une promesse ; elle ferait deux copies de la Catalane. Une pour moi et une pour Louis Esquirol.

La promesse fut obtenue, bien entendu, sans aucune difficulté. Et j'entrais donc dans l'ère de la copie de la Catalane sans que l'affaire avance d'un pouce, toutefois.

Mais je connaissais ma tante. Il suffisait de lui donner de l'argent et de le faire au bon moment. En fait, elle ne croyait pas à la valeur réelle de son œuvre, et cherchait à ce qu'on l'en persuade. Alors, elle alléguait nos relations d'amour. "Je ne peux pas te faire payer cela" répétait-elle. "Tu le dois" lui répliquais-je chaque fois et elle buvait du petit lait. Sans se mettre au travail, cependant.

Et puis je lui laissais entendre que j'avais un peu d'argent en réserve. Comme ça... sans avoir l'air de rien... Quand on parle d'argent à Jeanne Artemoff on sème en bonne terre. Ce n'est pas une femme intéressée. Mais l'argent la fascine. Elle n'a qu'une envie : en obtenir pour le jeter par la fenêtre. Et cela je le savais depuis toujours.

A quelque temps de là, elle me téléphona à Montpellier pour me demander de lui prêter "tout de suite" deux mille francs, je ne sais pour quel besoin compliqué.

- Je ne te prêterai pas cet argent, je te le donnerai. En échange fais-moi une copie de la Catalane.
- Mais c'est trop ! c'est beaucoup trop !
- Une copie de la main de l'auteur vaut bien ça.
- Tu es folle !... Et puis tu ne sais même pas si la copie sera réussie !
- Je prends le risque.

J'ai envoyé aussitôt le chèque, avec le sentiment d'être un joueur qui mise à la roulette. Mais mon envie de la Catalane ne se discutait plus. Si je perdais cet argent, dans le fond je m'en foutais.

Alors nous sommes entrées dans une nouvelle phase. La phase la plus subtile de ce jeu. Lorsque je venais à Revel elle me parlait de la Catalane en termes défaitistes. Elle n'avait pas encore commencé la copie. D'ailleurs elle se sentait incapable de la faire. Et puis elle n'avait jamais le temps de s'y mettre sérieusement. Je gardais un front indifférent. Affectais de ne pas prendre au sérieux ces effets de style.

Désarçonnée, Jeanne n'osait plus jouer au chat et à la souris avec une nièce aussi coriace. L'affaire perdait de sa saveur. Alors pour relancer les émois délicieux elle entama la copie. Nous entrions dans une nouvelle étape de cette histoire. La plus périlleuse, évidemment. Le suspense était grand.

Elle me téléphonait : " J'ai commencé hier. C'est superbe ! Ce sera mieux que l'original !" Et puis le surlendemain : " Je n'y arriverai jamais ! J'ai voulu y travailler cette nuit à la lumière électrique, j'ai fait un gâchis épouvantable...". A dire vrai, je commençais à me sentir stressée par cette affaire. Il n'était pas question d'argent. Mais je voulais la Catalane. Je la voulais aussi belle que l'original.

J'appelais Françoise. Françoise m'assurait que la copie était en très bonne voie.

- Préviens-moi... Que je vienne la prendre avant qu'elle ne l'abîme !

Car Jeanne à la fin de sa carrière de peintre a souvent détraqué ses travaux par excès de zèle. Il y avait eu un portrait de Vincent, magnifiquement bien venu, qu'elle avait ensuite barbouillé et massacré en s'énervant dessus. Je n'ai jamais revu cette image et ne m'en suis jamais consolée.

- Le fruit est mûr ! m'annonça un jour Françoise. Dépêche-toi. Viens prendre ta copie.

Les vacances de Pâques étaient là. J'ai foncé chez ma bien-aimée tante et réclamé mon bien. La copie en effet était excellente, et par un étrange miracle, me plaisait plus que l'original. Jeanne fit quelques difficultés pour la forme. Allégua que le fond... le nez... les yeux... Mais je me montrai intraitable. Elle me donna même un cadre qu'elle avait fait faire exprès.

J'accrochais la Catalane dans le salon du haut à Dourgne, où depuis longtemps déjà un pan de mur l'attendait, bien éclairé par la fenêtre proche. Je m'assis en face du tableau et savourai mon bonheur durement gagné.

Ce plaisir dure toujours. Aussi vif que cette première fois où je me suis assise comme un vainqueur des Jeux Olympiques, un peu essoufflée et étonnée de mon succès.

La Catalane a la grâce d'un Modigliani. Son beau visage ne cesse de rayonner d'innocence et de gaîté dans ma maison. Je lis et lève les yeux pour la regarder entre deux phrases de poète Je tricote et lève les yeux.

Je fume en lui adressant des petits sourires d'amour. Je ne lui tourne jamais complètement le dos... Elle habite ma maison et puis voilà... Elle est plus gracieuse et plus délicate que l'original.

Mais cette histoire n'est pas finie. Quelques semaines après l'installation de la Catalane sur mon mur j'ai reçu une lettre de ma tante. Cette lettre contenait un chèque de mille cinq cents francs. Avec ce chèque un petit mot : "Je ne voulais pas garder ton argent, je t'ai juste compté mes heures de travail. C'était une histoire d'amour, n'est-ce pas?"

Aujourd'hui Jeanne est sur le point de disparaître. Une part d'elle-même s'estompe déjà. L'âge fait son œuvre. Et j'observe comme une enfant apeurée les signes

inéluctables de son dépérissement. Je n'écrirai jamais sur elle, je le sais. Jamais rien de sérieux. Je n'essaierai pas... Mais il m'a semblé que raconter notre petite affaire était une anecdote suffisante pour que sa mémoire ne tombe pas en poussière.

11 août 1988

## Après Maria (fête de famille)

Vivre sans la compagnie de Maria Quetsche me désoriente tout à fait. Je ne sais plus très bien où j'en suis. Je n'ai aucun projet. Aucune envie d'écrire quoi que ce soit. Dire que j'ai fait un tel forcing de la tête pour une œuvre aussi légère ! Aïe !

Car Maria est une œuvre légère. Toute en nuances. Caustique, Pas toujours bien écrite, mais très bien ficelée. Comme je l'ai dit à Daniel il y a quinze jours : "Ce n'est pas du Shakespeare !". Et pourtant c'est bel et bien un souffle shakespearien qui m'a portée toutes ces années. L'impression constante que ce que je tentais de créer était au-dessus de mes possibilités... La chose était grisante.

Mais on écrit ce qu'on est. Je ne suis pas grand chose. J'ai sorti ce que j'avais de meilleur. J'ai le sentiment maintenant que je n'extirperai de ma tête que des fadaïses. Oh ! cette plume française ! Cette facture raisonneuse ! Comme je voudrais m'en débarrasser. Je ne suis pas Shakespeare, d'accord. Mais poète ?

Poète, peut-être. Mais inhibée dans ma glu personnelle et incapable d'en jaillir vraiment. Les froidures de l'âge me hantent. En fait elles me terrorisent.

Cette nuit il m'est venu une drôle d'idée : réunir en imagination tous les personnages de mes romans. Je voyais ça comme une fête de famille. La Dame du Placard installée dans un beau fauteuil de style (un peu comme la "Signora" dû film de Olmi). N'est-elle pas la seule à avoir réussi ? Et puis autour d'elle, tous les autres. Camille, la cigarette au bec, s'occupait de la bouffe je ne sais trop pourquoi, aidée de Noémi un peu geignarde. Angélique et Berthe échangeaient avec ardeur des vues personnelles sur l'existence. Elles s'entendaient à ravir mais ce n'est pas étonnant car ce sont mes deux personnages préférés. Anaïs et Rachel se regardaient un peu de travers, comme des gens obligés à se côtoyer par mondanité. Simon et François de même... Mais avec toutefois cette civilité masculine qui permet aux hommes de se fréquenter sans impliquer quoi que ce soit de vraiment personnel. Le jeune Bert jouait dans un coin sans se préoccuper des adultes. Juju faisait la vaisselle dans la cuisine.

Zackia, bien entendu, avait rejoint Juju. Malgré la hiérarchie de valeur qui aurait dû peut-être l'installer dans le fauteuil de la Signora. Mais Zackia et Juju à qui on pourrait joindre Berthe, répondent à Valentin Raspoutine. Sont un écho vivant à une phrase de ce grand écrivain russe, jamais notée, hélas... Une phrase toute simple où il déclarait ceci : plus le personnage peint est humble plus la partie est gagnée.

Qui sont ces gens sortis de mon imagination comme ça, pfft ! pour apparaître (à ma conscience) comme des êtres véritables qui me dictaient la marche à suivre ?

Suis-je folle pour les avoir fréquentés exactement de la même façon que mes amis ? Pour les avoir écoutés ? Pour les avoir peints le plus fidèlement possible ?

Regardez les. Camille a une mèche sur le front et s'active. Angélique sourit dans le vague, elle qui en général patauge dans la nourriture. Elle ne s'inquiète plus de Léo. Car en quinze ans Léo a vieilli et les femmes le troublent moins maintenant. Elle a gagné son pugilat conjugal. Elle est la reine de leur ménage. Léo est à la retraite. En ce moment ils sont tous un peu figés. La porte va s'ouvrir sur de nouveaux arrivants. Un professeur de littérature constipé et une assistante sociale boîteuse. Ils amènent avec eux

une vieille poétesse soûlarde qui ne marche plus très droit. Berthe leur a annoncé cette visite. Y aura-t-il assez de vin pour la vieille?

La Dame du Placard s'en fout. Pour elle ce qui compte c'est d'être dans un endroit privé, loin de toute collectivité. Elle est tout à fait gâteuse maintenant et ne se souvient plus d'Armand, ce type qui a bousillé sa vie. Sa vue est si basse qu'elle n'a jamais pu constater combien cette petite fille née chez son fils aîné et qu'ils ont appelée comme elle lui ressemble.

La porte s'ouvre mais ce n'est pas encore la vieille soûlarde qui entre. C'est seulement le jeune Blaise. Personne ne pensait à lui. On l'observe, l'œil critique, et puis on l'adopte. Uniquement à cause de sa beauté. Car il faut noter ici que la beauté de Blaise est un cocktail exquis de la beauté de Luca et de la beauté de mon fils Vincent. Je les ai mélangées dans mon sac, j'ai secoué bien fort et j'ai laissé vivre. Blaise est un être de santé et d'éclat juvénile. Au début de mon livre je lui prêtais des complications intellectuelles style Luca... Ensuite il m'a fait comprendre (à coup de mauvaises pages) qu'il était au contraire inculte et sensitif, doué d'une sorte d'intuition enfantine, et malheureux tout de suite devant le malheur. Il n'a rien de Vincent, si ce n'est la jeunesse, et je l'ai encore rajeuni pour mieux m'en sortir. En fait le regard que je pose sur Blaise est le regard que je pose parfois sur Vincent. C'est pourquoi je cite mon fils ici...

Blaise entre donc. Il va aussitôt dans le coin des jeunes, tous ces personnages secondaires qui bavardent un peu à l'écart. Un groupe gai. Le Jean d'Agapè, le Marc de l'Enfant, la petite Gaëlle et l'Odile du Placard, ainsi que le savoureux Bruno d'Agapè dont la barbe a poussé. Jenny est là aussi, bien entendu, elle tient par les épaules la candide Marie du Petit Morceau de Corail. L'Affreux se cure le nez un peu à l'écart. Etc...

Ils font une large place à Blaise. Lui offrent une orangeade car ils savent que Blaise ne boit guère d'alcool.

Voici Alphonse, suivi de Marguerite qui avance bien entendu cahin-caha. Marguerite est une version moderne et boîteuse de ma vieille tante Py. Elle a le même esprit caustique et gai. Toutefois l'esthétisme de Michèle Dup complique un peu le tempérament bourgeois de la sœur de ma mère. Va t'en savoir comment Marguerite est Marguerite ? Le livre s'élaborait à Montpellier à une époque où je fréquentais souvent Michèle. Mais Marguerite n'est pas Michèle, je suis formelle. Alphonse marche sur la pointe des pieds. Parce que Strano l'imagine souvent avec des chaussures à talons et me l'a dit. Qui est Alphonse ? Je n'en sais fichtre rien.

Alphonse est la Connerie Cultivée. La sentimentalité bêlante. La Pusillanimité incarnée. Berthe l'observe d'un œil critique et se dit que Léo est beaucoup plus séduisant malgré ses cheveux tout à fait blancs et sa calvitie.

Ils entrent dans le cercle de famille. On leur offre un verre. Ils rendent leurs devoirs à la Dame du Placard qui reste assise dans son beau fauteuil en raison de son grand âge.

Mais voici Maria...

Et Maria n'est ni saoule ni vieille. Elle s'est moquée d'eux il faut l'admettre. Elle apparaît en cheveux gris et robe d'indienne, comme elle était quand elle écrivait ses lettres à Alphonse ou encore les notes sur moi-même.



Ils lui font place. Elle ne s'occupe absolument pas de la Dame du Placard. Elle réclame un verre de rouge. On le lui procure. Elle le boit.

Comme c'est étrange. Elle ne dit rien. Elle est venue ici en représentation mais elle s'ennuie.

En fait elle adore être morte. Flotter invisible entre ciel et terre et guigner les pots de fleurs plantés sur les crânes des vivants. Sortie de là elle n'est plus rien. L'angoisse existentielle la submerge comme tout un chacun.

Maria est un personnage posthume. Si elle se montre en chair et en os elle n'est plus Maria...

Laissons les boire et papoter s.v.p.

(mai 1988)

# Les faiblesses de style consécutives à l'autobiographie

L'autobiographie de Jicey, lue ces jours-ci, me fait une fois encore toucher du doigt combien il est difficile de dire en termes beaux et clairs des événements vrais, vécus dans l'enfance et la jeunesse. Peut-être parce qu'on vide alors une querelle personnelle ?

On bêtifie. On parle de l'enfant qu'on a été en termes cuculs, exactement comme dans les textes conçus pour l'apprentissage de la lecture dans les manuels scolaires.

C'est une expérience que j'ai faite moi-même. Lorsque j'ai tenté de faire le portrait de ma mère avant d'entamer la rédaction de L'ENFANT DE LA CHIMERE. Certaines expressions toutes faites me venaient avec une facilité désastreuse. Je ne "pouvais" pas être créative sur un tel sujet. Et je ne m'en suis tirée qu'en m'obligeant à de terribles efforts de sincérité intérieure. Ce qui m'a fait découvrir combien ma relation avec maman avait été narcissique. Horrible découverte... Un regret immense m'habitait. Qu'elle ait été ma mère ... et non une amie... une personne que j'aurais approchée dans la splendide liberté de la vie amicale.

Jicey me donne à réfléchir. J'ai envie de tenter deux ou trois pages, pour voir. Où je raconterais le début de ma vie par exemple. Dans la foulée du premier jet... Pour voir si on n'échappe jamais aux clichés bêtifiants, ou si on peut leur échapper...

Affaire à suivre.

## TENTATIVE D'AUTOBIOGRAPHIE

Je suis née le vingt huit mai mil neuf cent vingt cinq à deux heures du matin, dans une clinique d'accouchement, avenue du Roule. Le temps était à l'orage. Ma mère m'a raconté que la salle de travail était au rez-de-chaussée et qu'on avait laissé la fenêtre ouverte à cause de la chaleur. Cela blessait sa pudeur... J'imagine toutefois que cette fenêtre donnait sur une cour intérieure, non sur l'avenue proprement dite.

Je suis née au milieu du tonnerre et des éclairs. Très bien perçus sans doute à cause de cette fenêtre ouverte. Cela m'impressionne. Moi qui ai toujours eu si peur de l'orage.

J'étais la dernière d'une famille de cinq enfants. En fait ma mère a porté six enfants. Mais l'aînée fut mort-née, victime d'une naissance prématurée.

Mon frère avait neuf ans de plus que moi. On le choisit pour être mon parrain. Il prétendait qu'on lui avait annoncé la naissance d'une jolie petite sœur et qu'il m'avait trouvée positivement affreuse. Rouge et noirade. Je pense que tous les quatre devaient m'observer dans mon berceau avec intérêt. L'aînée de mes sœurs, Marie, avait beaucoup de tendresse pour moi. Quand j'ai commencé à gazouiller elle s'est inquiétée, soudain.. Elle a dit à ma mère : « Et si elle était anglaise ? »...

*Commentaire 1 : Je relève déjà des formules épouvantables dans ces vingt premières lignes. Blesser la pudeur. Victime d'une naissance prématurée, gazouiller. Pour ne citer que les plus frappantes. Je constate que dans ce type de récit, le discours se précipite sous la plume sous l'effet de l'abondance des choses à dire. On ne peut pas s'attarder. Alors on utilise des formules, car il est surtout question d'aligner le plus de faits possibles sous un volume réduit. Les souvenirs (ou les notations) se bousculent. Mais continuons, sans épiloguer sur la charmante réflexion de Mimi qui avait tellement peur de ne pas comprendre ce que je dirais quand je me mettrais à parler.*

Ma seule maladie dite d'enfant fut la rougeole. Dernière de la série que mon frère et mes trois sœurs eurent à endurer. Je l'attrapai donc bravement à six mois à leur suite. Notre mère ne chôma pas, dans ce petit appartement de la rue Amiral de Joinville, à Neuilly. Mais elle était toutefois aidée : femme de ménage et ordonnance (pour cirer les parquets). Elle avait aussi une couturière à la journée qui venait de temps à autre pour les petits raccommodages. Une dame au verbe dru, au nez bourbonien, qui s'appelait madame Aldy.. Nous l'appelions Bady.

Je n'ai de ma petite enfance que des souvenirs épars, difficiles à relier entre eux. Ma terreur de l'aspirateur au long tuyau noir, dont le bruit résonnait avec force. Un coffre à jouets de bois veiné de brun (je me blessai un jour avec une écharde de ce bois, à moins que ce ne fut avec une écharde du parquet). Une poussette de poupée dont les montants croisés figuraient un perroquet en bois découpé peint de couleurs criardes, et la cretonne de cette fameuse poussette qui sentait la poussière .

Nous occupions deux appartements au quatrième étage. Mon père avait probablement fait percer une porte de communication entre les deux. Il en résultait un long couloir qui me semblait immense. La cuisine de l'appartement de droite servait pour les toilettes. Mais il n'y avait pas de baignoire et j'imagine que c'était l'évier qui servait de lavabo. L'appartement de gauche avait à son bout la cuisine, une petite pièce

voisine qu'on appelait le cagibi (mot superbe) où l'on rangeait les balais et les produits de nettoyage. En face du cagibi c'était la lingerie. Nom ambitieux pour une chambre où nous pouvions jouer avec le coffre à jouets. Je crois me souvenir que c'est là que se tenait la vie sous son aspect le plus vivant. Conversations avec Bady ou avec la bonne, par exemple. C'est dans la lingerie qu'on rangeait l'aspirateur maudit.

J'ai déjà écrit mes premiers souvenirs de ma mère. De mon père il ne me reste pas grand chose dans la tête. Si ce n'est qu'il détenait un pouvoir sur la lecture. Il me demandait de lui apporter son journal. Je le lui apportais donc. Mais ce mot m'intriguait. Je ne le comprenais pas. Je pensais que je l'entendais mal et qu'il s'agissait du journal. Pourquoi journal ? Parce que mon père peut-être y puisait des impressions doloristes ? Ou encore, parce que c'était le bien de mon père et que mon père était un homme assez sinistre ? Je parlais avec lui toutefois. J'étais de nature bavarde et curieuse. Les mots avaient sur moi un effet très vif. Je les enregistrais à l'oreille. Mais si je me les appropriais aussitôt, il m'arrivait déjà des histoires avec eux. Ainsi : la mairie. J'entendais parler de la mairie. Mais dans ma tête c'était l'Amairie. Je ne savais pas lire. Je n'avais pas quatre ans. Mais je me souviens de mon désarroi quand j'ai deviné la vraie texture de ce mot.

Mon père était sévère et lointain. Mais il ne me faisait absolument pas peur. Il avait de temps en temps des élans de tendresse, je me savais la plus petite. Je crois qu'il m'appelait son « petit lapin » ou quelque chose comme ça. Un jour nous nous sommes affrontés, je ne sais plus à quel sujet. Cela se passait à la salle à manger. Le conflit avait lieu, je crois à la fin du repas. « Viens ici, que je te donne une fessée ! » dit-il. Quand il était en colère il devenait très rouge, mais ses émois n'étaient que l'effet d'une grande faiblesse nerveuse et je le sentais. Je suis restée assise sur ma chaise, me disant que mes fesses étaient ainsi tout à fait protégées. Je lui ai tenu tête. Il a abandonné la partie.

Mon frère Pierre était pensionnaire à l'institution Sainte-Croix. Françoise et Perlette étaient pensionnaires à l'institution Petit Val, à Sucy-en-Brie. Mon père ne supportait pas le bruit des enfants, c'est pourquoi il les fourrait en pension dès que la chose était possible. Perlette n'avait pas six ans quand elle partit pour Sucy. Elle faisait encore pipi à la culotte, par traumatisme peut-être. Mimi était en mauvaise santé, c'est pourquoi elle restait à Neuilly avec moi. Depuis l'âge de cinq ans elle souffrait de rhumatisme articulaire.

Mimi avait donc neuf ou dix ans, et moi deux ou trois ans. J'ai de beaux souvenirs d'elle. Elle m'appelait son « petit bout de bouchon », et c'étaient de vrais mots d'amour. Tous les jours à quatre heures c'est elle qui me donnait mon goûter. Du pain frais et une banane, très souvent. Aujourd'hui encore quand j'associe par hasard un peu de pain à une banane je pense à elle. C'est ma petite madeleine. Je suis inexplicablement triste. Privée de sa présence.

Elle me chantait des chansons. La complainte des trois petits enfants, victimes d'une marâtre. Il y avait un passage terrifiant où la marâtre leur donnait « un grand coup de pied dans le ventre ». Mimi levait son pied vers mon petit ventre. On rigolait.

Elle était douce. Timide, maladivement. Je me souviens du jour où maman embaucha une nouvelle bonne : Hortense. Quand Hortense sonna pour se présenter, Mimi terrorisée m'entraîna dans la salle à manger. Nous sommes restées derrière la porte vitrée dont elle écartait un peu le rideau, pour voir.

La chose est étrange. Je n'ai aucun souvenir de la mort de Mimi. Je n'ai absolument pas compris ce qui était arrivé.

Quand on est petit on vit au gré de l'instant. On ne fait pas le lien entre les événements. Si l'on vous met à l'écart, ce qui fut le cas en cette circonstance là, eh bien on continue sa petite vie comme si de rien n'était. J'ai souvenir d'un long purgatoire chez ma tante Marcelle (la sœur de mon père) qui habitait au premier étage de notre immeuble. Une période ennuyeuse mais non douloureuse. Ma tante faisait une fixation sur mes digestions. J'étais peut-être un peu traumatisée par l'absence de ma mère, constipée, qui sait ? Chez ma tante c'étaient d'interminables séances sur le pot. Je me revois. Les fesses imbriquées dans le pot de chambre, avançant ainsi à croupetons le long d'un interminable couloir identique à celui de notre appartement. Tante Marcelle me menaçait d'un suppositoire. Comme pour la fessée, je résistais en protégeant mon précieux fondement.

Ensuite ma mère est là. Nous sommes dans ce que j'appelle encore aujourd'hui le gynécée. Cette double chambre où trônait son grand lit sculpté par Metje, et mon petit lit de fer bleu. Les lits des autres sont dans la deuxième chambre, la porte vitrée reste toujours ouverte. Je ne veux pas me laisser habiller. Je chahute sur le lit. Il s'agit de mettre mes chaussettes et je fais des difficultés. Ce sont des chaussettes grises. « Pourquoi grises ? ». Ma mère me dit d'une voix inhabituelle que Mimi est partie pour toujours. Je demande où elle est. Elle dit qu'elle est avec Dieu. Aussitôt je ne le crois pas. Je me dis qu'elle se cache quelque part, mais qu'elle est là. Je me revois fixant le rideau de la fenêtre avec ses impressions gris et roses. Sûre, absolument sûre que Mimi se tient derrière le rideau.

*Commentaire 2 : précieux fondement ? Aïe ! aïe ! Fixation sur digestions ? Aïe ! aïe...*

J'ai déjà raconté la scène de rupture de mes parents quand j'ai écrit le portrait de ma mère. Je m'épargne donc ce récit que je tiens à respecter de mon mieux et qui, à mon avis, n'a pas besoin de figurer dans un exercice de style.

Mes souvenirs de Neuilly sont sans liens. La première image de ma mère : elle essaie un chapeau devant la porte de l'armoire sculptée par Metje. Le plus souvent elle porte un tablier à petites fleurs mauves et beiges, mais je ne suis pas très sûre de ce que j'avance, Virginia Woolf est peut-être passée par là.

Mon frère. Il est très beau. Très vivant. Très agité. Je le revois sautant à pieds joints sur son lit cage en fer, rebondissant vigoureusement avec l'entrain d'un petit mâle... Cette image m'a hantée plus d'une fois à la fin de sa vie quand il était paralysé. Il avait des dons fascinants. Avec les marionnettes de son Guignol il me jouait des pièces qui duraient des heures (ou tout au moins c'est ce qu'il me semble). Il changeait de voix pour chaque personnage. Trouvait des intonations gutturales époustouflantes. Il faisait aussi un peu de magie. Profitait de mon côté « dans la lune » pour extraire une pièce de monnaie de la poche de mon tablier, etc... Je le revois à cette époque, vêtu pour aller en classe d'un trench-coat clair et coiffé d'une casquette d'école bleu marine. Je le voyais très grand. Il avait à peine douze ans. Un jour nous sommes allés à une séance récréative (ou kermesse ?) de son école. Tout se passait dans la cour qui me sembla immense. Il y eut un spectacle. Probablement un chant mimé. Cela commençait ainsi : « Jésus s'habille en pôô-vre... la charité va demander... ». Cette phrase mélodique est gravée pour

toujours dans ma mémoire, confusément mêlée à un étrange Jésus d'aspect hétéroclite. Mais je ne savais pas du tout qui était Jésus.

En effet je me revois comme une enfant tout à fait imbécile. Ne sachant rien sur rien et se fichant de tout. Perdue dans un monde intérieur cotonneux où le réel m'atteignait par inadvertance. Toutefois le réel était toujours perçu sous une forme intuitive mais parfaitement exacte, me semble-t-il aujourd'hui. Mais le réel était accessoire... Je vivais dans un monde à moi dont il ne me reste rien.

Françoise et Perlette sont tout à fait absentes de ces souvenirs de Neuilly. Une vague image de Françoise après son opération de l'appendicite. Petite fille exsangue et triste sur un oreiller, dans la chambre voisine de la lingerie. Cette opération se situe après la mort de Mimi mais moi je ne comprends rien à tout ça.

Nous avons quitté Neuilly en catastrophe le vingt quatre décembre mil neuf cent vingt neuf au soir, après la scène de rupture entre mes parents. J'avais donc quatre ans et demi. Mon oncle et ma tante Py étaient là pour entourer ma mère. Nous avons fait le trajet en taxi jusqu'à la gare d'Austerlitz. Dans le taxi j'ai vomi dans le mouchoir de tante Titi (ce qui prouve bien que sur le moment j'étais perturbée). Ma tante a jeté le mouchoir par la vitre du taxi et cela m'a beaucoup plus frappée que tout le reste. Jeter un mouchoir me semblait un geste ahurissant. Dans la gare il y a eu la recherche de mes deux sœurs venues tout droit de Sucy en Brie, l'angoisse de ne pas les trouver au rendez-vous.

Ensuite ce n'est plus Titi, mais Jeanne, l'autre sœur de ma mère qui est avec nous. En fait, elle étudiait la peinture à Paris, chez Maurice Denis, à cette époque là. Il est naturel qu'elle ait accompagné ma mère. Jeanne nous dit que c'était Noël, elle mit nos petits cadeaux dans le filet au-dessus de la banquette, mais je n'ai aucun souvenir de ce que contenaient les paquets de Noël. Nous avions la tête ailleurs, c'est certain.

Nous avons vécu quelques jours chez mon grand-père, rue Notre-Dame, à Revel. Nous nous étions entassés dans la grande chambre, au premier étage, celle qui donne sur la rue. Jeanne dormait avec nous. Je l'ai vue se déshabiller. J'ai vu ses jeunes fesses rondes émerger d'un petit corset de coutil rosé au laçage serré. Le spectacle de ce derrière m'a fait découvrir que les grandes personnes étaient faites comme nous. En ce temps-là on ne voyait jamais de gens nus.

Mais Gaston Astre se fatigua vite de nous. Nous sommes partis pour Villepinte où il faisait assez froid. Là, nous jouions au jardin qui descend en pente douce vers une murette qui surplombe la route de Carcassonne. Mon frère me harcelait. Il fallait toujours que je lui fasse le récit de ce qu'il appelait la « scène », c'est-à-dire comment mon père en était venu à frapper maman. Je détestais raconter ça. Chaque fois que je recommençais mon frère serrait les points et marmonnait des choses effrayantes à propos de papa. J'ai fini par lui dire que je ne me rappelais pas bien.

Nous sommes allés ensuite chez Manée, la sœur de ma grand-mère. Elle habitait une belle maison au bout des promenades. Avec un hall orné d'un miroir immense qui tenait tout un panneau. Manée était bonne. Un peu taquine, un peu trop aimante parfois, mais chez elle on se sentait en sécurité. C'est à ce moment-là que ma mère consulta un cardiologue à Toulouse. Il ne lui donnait pas plus de trois mois à vivre...

*Commentaire 3 : A priori je ne vois pas de fautes choquantes dans les lignes qui précèdent, mais plutôt un ton formel assez déplaisant. C'est comme si je répugnais à raconter ce que je raconte. Les raccourcis émotifs sont difficiles à trouver... la pudeur se bat avec la sincérité, et l'effet général est constipant.*

Manée aida ma mère à s'installer « chez elle ». Elle lui donna sans doute de l'argent. Maman loua un petit logement sur les Promenades à quelques centaines de mètres de chez Manée. C'est là que mes souvenirs prennent une forme plus structurée. Ils sont plus riches, mieux coordonnés. Notre propriétaire était ébéniste. Ses ateliers se trouvaient en contrebas, dans le jardin de derrière. Une délicate odeur de sciure imprégnait le sous-sol de cette maison, un endroit assez sombre et effrayant où on ne se rendait que pour aller aux cabinets. Cabinets à la turque assez vilains... L'ébéniste fabriqua pour nous une sorte de siège en bois que l'on pouvait fixer au-dessus de la lunette. Mais est-ce vrai ? Ou bien l'ai-je rêvé ? Dans mon souvenir les pattes graciles de ce siège avaient un galbe Louis XV... Il est possible qu'il ait utilisé une carcasse quelconque de meuble pour ce trône.

La première année, je n'allais pas à l'école, car il fallait en ce temps là avoir six ans et demi pour y avoir accès. Ma mère m'apprenait à lire. Je me souviens de son doigt sur la ligne imprimée, du contact doux de son avant-bras. Mais je ne me souviens pas du tout d'avoir appris à lire ! J'ai le sentiment d'avoir toujours su !... Le logement que nous occupions comprenait au rez-de-chaussée côté Promenades : un couloir, un petit salon et une cuisine. Un escalier noir menait au premier où nous avions trois chambres. L'une un peu à l'écart pour mon frère. De l'autre côté du palier deux chambres communiquant par un placard à vêtements assez effrayant. Au début je dormais dans la chambre de maman. J'aimais bien... Le soir il m'arrivait de la voir aller, venir, dans sa chambre en disant son chapelet... C'est un souvenir grave et beau. Difficile à commenter. Je ressentais sa souffrance solitaire, je devinais le combat intérieur de ces allées et venues, je comprenais ce qu'elle éprouvait. C'est pourquoi l'objet-chapelet n'a jamais rejoint dans mes hargnes anti-cléricales le reste de l'arsenal. Je continue à lui témoigner du respect. Il semble avoir été d'un grand secours pour ma mère.

Nous avons eu une bonne. Germaine Bert. Veuve d'un fossoyeur et inconditionnellement éprise de soutanes. C'était une petite personne noire et myope, d'une saleté répugnante. Sa peau huileuse était brune et pleine de traînées de crasse. Elle puait. Toujours emmitouflée de châles et de tricots noirs, un béret noir enfoncé le plus souvent jusqu'à la monture de fer de ses lunettes. Elle ricanait à tous propos. Je me souviens des hauts le cœur que j'éprouvais lorsque par hasard elle m'aidait à m'habiller. Son odeur de rance était telle que je ne supportais pas qu'elle m'approche. Joyeuse et sans complexes elle partageait notre vie avec entrain. Quand elle faisait de la purée de pommes de terres, elle la décorait à la fourchette avant de nous la servir. Elle dessinait allègrement des croix tombales, évoquant son époux défunt et ses hautes qualifications professionnelles. Cet homme l'avait épousée alors qu'elle était fille mère. Il lui avait fait un deuxième garçon : Irénée. Un enfant brun à la peau blafarde, pourvu d'un long nez pointu que nous trouvions plutôt vilain. Germaine lui préférait l'enfant de l'amour.

Nous habitons tout près de la gendarmerie. Entre le logement d'un professeur d'allemand et le logement de l'huissier monsieur Réveil. Je voisinais avec entrain. J'aimais beaucoup monsieur Réveil qui me le rendait bien. Lui et sa femme étaient assez âgés et n'avaient pas d'enfants. Madame Réveil portait perruque. Elle n'était pas aussi sociable que son époux.

Je faisais des confidences à monsieur Réveil. Par exemple, je me plaignais de la sévérité de Françoise, ma sœur aînée. « Françoise n'est pas gâteuse ! » ... Il s'esclaffait.

La gendarmerie nous fournissait en petits truands de rue. Une marmaille abondante qui venait jouer sur les tranquilles promenades. Il y avait un certain Juju, fils de gendarme, qui avait mon âge. Je le fréquentais assidûment. Il était blond Il avait les yeux bleus et je crois qu'il n'était pas très intelligent. Mais avec lui on faisait des jeux de garçon, et ça, j'aimais... On grimpait sur le banc de bois peint en vert et on faisait la guerre. Ou bien on partait (sur le banc) pour voguer sur la mer. Juju avait l'instinct du commandement. Hélas je l'avais aussi... Une bagarre éclata. Juju me jeta au visage une pierre coupante. La pierre me blessa juste entre les deux yeux. Quand ma mère m'aperçut le visage plein de sang elle me défendit de jouer avec Juju, et comme je n'étais pas très courageuse, dans le fond, ma nature soumise aidant, je renonçai à vivre dangereusement.

*Commentaire 4 : le ton est peut-être trouvé mais il n'est pas fameux. Maintenant j'avance au pas de course, avec le sentiment que raconter son enfance ce n'est pas du tout ce que je suis en train de faire. Ce que je fais c'est une sorte de chronique dont l'exactitude, ou le souhait d'exactitude est le pôle principal. Or une enfance c'est tout le contraire, c'est une errance émotive en pays inconnu... La justesse de ce que j'écris réside surtout dans le personnage de moi-même que j'esquisse "sans le vouloir". Une enfant qui ne voit rien des événements, qui trace un chemin formidablement égoïste au cœur de l'épopée familiale. Sauvée toutefois (j'imagine) par l'union silencieuse à la mère.*

A cette époque-là mes sœurs apprenaient déjà le piano. Apprentissage qui me fut toujours refusé je ne sais pourquoi, peut-être parce que je ne manifestais aucune envie d'apprendre la musique ? Ou bien plutôt parce que les leçons coûtaient trop cher ? On peut aussi noter que dès mes premières années je semble avoir échappé par miracle aux traditions de mon milieu. Etant venue plus tard que les autres, qui sait ? Mais je n'avais pas besoin de leçons. Hardiment je m'asseyais devant le vieux piano noir un peu désaccordé, un don de Manée sans doute. Je tapais vigoureusement sur les touches blanches et noires, ce matériau austère comme les dents d'une vieille personne. Je chantais (faux) en fabriquant un tapage exaltant. J'inventais des paroles qui jaillissaient, tremblantes et absurdes, avec un sentiment d'audace qui me grisait. Il y eut ainsi le chant des Bouteilles. « Bouteilles ! ah ! ah ! bouteilles.. » que personne n'écoula. Ensuite il y eut la fameuse « Baleine aux yeux bleus » qui fit rigoler toute la famille ce qui ne me déplaisait pas. Les mots, par contre, continuaient à exercer sur moi un pouvoir absolu. Je n'en avais aucune conscience. Ils s'imposaient. Plus ils étaient incompréhensibles. Ou sonores. Plus je les aimais. Je me souviens avoir psalmodié tout un après-midi « vert émeraude ! vert émeraude ! » pour le seul plaisir du son. Avant de savoir lire je savais déjà que je voulais faire des livres. Un jour j'ai découpé des morceaux de papier kraft et je les ai cousus au creux du pli, ensuite j'ai tracé sur ces pages grossières toutes les lettres de l'alphabet que je connaissais. Des A tremblés, des E, des O... Très fière de mon œuvre je suis allée la montrer à Germaine Bert. Comme elle était très pieuse, comme je l'ai dit plus haut, j'ai prétendu que c'était une "vie de Saint Joseph"... par pur opportunisme.

Je suis enfin allée à l'école. Il faudrait des pages et des pages pour décrire la salle de classe de l'Ecole Libre où mademoiselle Fontan à demi aveugle et sadique assumait le cours préparatoire. Cette salle existe toujours je crois. Tout un côté de la classe était



occupé par d'immenses gradins, car c'était sans doute une ancienne salle de spectacle destinée aux séances récréatives de l'école. Quand on arrivait en retard on allait sur les gradins jusqu'à la récréation. Je me souviens d'une petite fille qui s'appelait Reine Roig (astuce familiale). Arrivée en retard et probablement malade elle vomit un matin sur ces gradins. Le vomi dégoulinait de marche en marche c'était écœurant.

Malgré ma vue très basse qui ne fut contrôlée et corrigée que bien des années plus tard j'étais deuxième de la classe. La première était plus appliquée, plus soigneuse. C'était Paulette Séménou, la fille du marchand de vin. Mademoiselle Fontan régnait par la terreur. Elle allait et venait dans la classe, en pantoufles, et on ne l'entendait pas toujours venir dans son dos. Cécile adore quand je raconte l'horrible histoire qui m'est arrivée le jour où j'avais fait une énorme tache d'encre sur mon cahier. J'avais eu beau gommer et gratter je n'avais obtenu que trous et auréoles mauves poreuses. Mademoiselle Fontan m'a obligée à monter dans la classe des grandes pour montrer mon cahier à mademoiselle Céline, la directrice. Je suis donc partie en pleurant, mon cahier à la main. Après avoir monté quelques marches, je me suis dit que ne n'avais qu'à m'asseoir là et attendre la récréation. Toute fière de ma trouvaille et déjà presque rassérénée. Mais une idiote du premier rang me guettait par le vitrage du haut de la porte fenêtre. Elle m'a trahi, annonçant que je n'avais pas monté l'escalier. Mademoiselle Fontan m'a fait accompagner jusque chez la directrice. Où je fus envoyée au fond de la classe sans être grondée. Mais l'horreur, pour moi, c'était la trahison dont n'avais été l'objet... Je découvrais la méchanceté et n'arrivais pas à m'en remettre.

Nous apprenions la table de multiplication à coups de règle sur les doigts. Nous copions des lignes et des lignes d'Histoire Sainte en guise de punition. Une petite brochure imprimée si petit que j'arrivais à peine à lire. Mes copies sinuaient autour de la ligne du cahier. Ma mère s'en inquiéta. Elle m'emmena chez l'oculiste qui consultait une fois par mois à Revel. Cet imbécile prétendit que je ne savais pas lire. Alors que perdue de timidité je bafouillais en écarquillant les yeux pour essayer de déchiffrer les caractères minuscules qu'il me présentait. Ce jour-là ma mère fut très en colère. Elle maugréait en rentrant à la maison. J'appris incidemment en l'écouter soliloquer que j'étais « une enfant exceptionnellement intelligente ». Je n'en ressentis aucun orgueil. C'était une surprise de la vie et puis voilà...

On me disait que « j'étais dans la lune » et c'était vrai. Combien de fois me suis-je tamponnée contre un platane des Promenades en marchant sans regarder où j'allais... Que se passait-il dans cette lune ? Je ne m'en souviens pas. J'étais ailleurs et puis voilà. Certaines choses me préoccupaient. Je me demandais par exemple comment on se débrouillait avec la vie quand il fallait enfin vivre par soi-même, quand on était devenu adulte. La situation d'enfant me plaisait et me rassurait. J'avais entendu dire que les filles se mariaient. Alors je m'inquiétais. Qui pourrais-je bien épouser moi qui ne connaissais aucun garçon ? Nous avions un vague cousin, Riquet Estaingoy, tout à fait mal venu, grand cardiaque, bègue et rachitique. Tout en me balançant sur les chaînes de la Promenade je me disais tristement que j'épouserais Riquet Estaingoy, puisque c'était le seul garçon que je connaissais... Mais en fait je me fichais un peu de tout ça... Une activité cérébrale intense me maintenait dans un monde imaginaire où tout était à mon gré. Cela se compliquait d'authentiques perceptions inattendues. Le jour où on m'enleva les amygdales, par exemple (avec une anesthésie locale). Le docteur ordonna des gargarismes au vin pur pour cautériser la gorge. Eh bien j'ai toujours refusé de cracher le vin ! Des l'âge de six ans j'étais capable d'apprécier ça.

J'étais sociable Je vivais dehors. Les souvenirs les plus vifs se situent sur ces Promenades où je jouais à d'interminables jeux d'imagination avec les enfants du voisinage. Monette Serres. Christine Trantoul. Les petits Hébrard, tous un peu mal venus, mais il y en avait trois ou quatre. Ce qui se passait à l'intérieur de la maison s'est pratiquement effacé de ma mémoire.

Et puis le Colonel (c'est ainsi que nous appelions notre père) décida que nous devions être éduquées au pensionnat. Il écrivait et dictait ses volontés dans de longues lettres à ma mère où il ne manquait ni point ni virgules. Ma mère fit un jour analyser son écriture par un graphologue. L'examen révéla une nature absolument "fabriquée", ce qui nous ravit durant un temps. Il fallut donc s'installer à Toulouse.

Ma conscience s'éveillait. Il est peut-être temps d'interrompre cet exercice de style. Sinon le piège narcissique va se refermer sur moi...

2004

## L'ENFANT POETE

En prison dans ma tête  
gît un enfant poète  
qu'on n'entend plus

Mirage absolu

Obsolète  
Qui es-tu ?

Baisse baisse la lumière  
voici petite étrangère  
aux rêves saugrenus

sur son nez premières lunettes  
follement de travers  
mettent le monde à l'envers

Irisée d'encre violette  
sa main armée d'un stylo  
toute en sueur trace des mots

Hallucinante berlué  
pétrée de verbe mal connu  
génère génère la fête  
mais tout ça vu au travers  
de ma dernière paire de lunettes  
en fait comme un bibelot  
sur une étagère...

26 janvier



Quelques souvenirs inspirés par la relecture :

## LES MOTS de Jean-Paul Sartre

### MES MOTS

A Cécile

A André

Il est difficile de marcher à reculons pour retrouver plus de soixante dix ans auparavant le premier contact avec les mots écrits.

A l'oreille ils existaient bien sûr, comme une chanson. Ils berçaient, ils fascinaient, certains se distinguaient par leur sonorité incongrue. Mais tant qu'ils n'étaient pas reliés à l'écriture les mots n'étaient que berceuses à mon oreille.

Je ne me souviens pas d'avoir appris à lire, j'ai le sentiment d'avoir toujours su lire. Je me revois (ou plutôt je me sens) blottie contre la poitrine de ma mère (merveilleusement bien) observant son doigt qui glissait sous les mots d'un livre dont l'image m'échappe. Ce n'est pas un apprentissage, c'est un câlin.

Ainsi les mots sont entrés dans ma tête, par l'oreille, par l'œil et probablement les deux en même temps.

J'avais cinq ans et demi. Nous habitions à Revel, sur les allées de la promenade, dans un petit logement loué à un ébéniste (monsieur Calmette). A gauche se trouvait la gendarmerie, à droite l'huissier (monsieur Réveil). Je voisinais assidûment, me battais avec Juju (fils de gendarme) et pérorais avec l'huissier qui n'ayant pas d'enfants aimait beaucoup ceux des autres.

Evouquant la sévérité de ma sœur aînée je disais à monsieur Réveil : " Françoise ? Elle n'est pas gâteuse !". Je ne comprenais pas pourquoi ça le faisait rire. Le pouvoir des mots me troublait. Souvent leur sens m'échappait, mais tout compte fait je m'en fichais. Les sons m'enchantaient, par contre. Je me revois psalmodiant tout un après-midi "vert émeraude... vert émeraude... vert émeraude..." sans qu'aucune représentation de couleur accompagne ma mélodie.

Cinquième enfant d'une famille dont les parents étaient séparés, je n'avais pas encore les six ans "révolus" qui donnaient accès à l'école, j'étais donc seule à la maison avec maman toute la journée. Je berçais mes rêves assise sur les chaînes de la promenade qui me servaient de balançoires.

Avant de savoir lire j'ai composé mon premier livre ; j'ai découpé des feuillets dans du papier d'emballage, je les ai pliés, je les ai cousus ; ensuite j'ai tracé sur les pages les lettres que je connaissais en capitales d'imprimerie... A...M...R...O... Est-ce que je sais ?

Ma mère me demanda ce que racontait ce livre.

- C'est la vie de Saint Joseph, ai-je répondu sans hésiter.

J'étais probablement fascinée par le "chaste époux" des invocations récitées à l'église, "chaste époux" que j'avais traduit en "à la chasse des poux" (la sainte famille étant pauvre elle était peut-être sale).

On se posera la question : pourquoi faire un livre quand on ne sait même pas lire et écrire et que personne (je le jure) ne me l'avait suggéré.

Dans les pages qui suivront j'essayerai de décrire le processus en toute sincérité.

30 janvier

J'étais bavarde et ne m'embarrassais, en ce temps-là, d'aucune complication intérieure. La vie coulait comme un petit ruisseau. Nous avions un vieux piano noir entre la porte et le mur d'un très petit salon un peu obscur. Mes sœurs en faisaient l'apprentissage. Pas moi... Mais un après-midi où j'étais un peu en folie je me suis assise au piano et me suis mise à massacrer le clavier en chantant à tue-tête : "Bouteille ! Bouteille !" et ensuite un flot de paroles incohérentes.

- Qu'est-ce que tu chantes ? me demandait-on.
- La baleine aux yeux bleus ! ai-je aussitôt décrété sans hésiter.

Nous étions en exil, arrachés depuis peu à notre logement de Neuilly où vivait toujours notre père. Nos meubles nous avaient été prêtés par les sœurs de ma mère et par Manée notre grand-tante. Nous n'avions pas de livres, ou très très peu. Le premier dont je disposais (et qui me laisse un souvenir ineffaçable) c'était une édition de la Bible sous forme de bande dessinée : grand format, petites images en couleurs soulignées d'un texte de deux ou trois lignes. On ne disait pas "bible" mais "histoire sainte" (la Bible étant le livre des protestants). Je me revois à plat ventre sur le tapis du salon, le nez dans mon "histoire sainte", buvant les images inépuisablement. Je peinais sur le texte imprimé en tout petits caractères (j'avais la vue basse) mais les dessins me racontaient tout : Samson, l'Ange de Tobie, Absalon, le sacrifice d'Abraham...

Premier émoi poétique.

Le premier octobre 1931 je suis allée à l'école, un long trajet à pieds, il fallait traverser tout Revel : les promenades, le centre ville et ensuite atteindre le niveau de la Fabrique Get. Complètement dans la lune, je suivais mes deux sœurs, le nez en l'air, me tamponnant souvent contre un des gros platanes qui sillonnaient les promenades Nous étions chaussées de galoches en cuir à semelles de bois, nous avions un peu mal aux pieds.

Nous étions inscrites à l'Ecole Libre, c'est-à-dire à l'école catholique dont les institutrices n'étaient pas diplômées, je pense. Mademoiselle Fontan, maîtresse de la classe des petites, était très âgée et presque aveugle.

Grâce au ciel je savais lire ! Très vite je suis devenue la deuxième élève, la première étant Paulette Séménou, la fille du marchand de vin. Mademoiselle Fontan nous terrorisait : elle arrivait en silence dans notre dos et hurlait à la moindre tâche d'encre. Les gifles pleuvaient. Elle jetait les mauvaises élèves contre le tableau noir en les traitant de "foutues bêtes !". Nous copions de longues pages d'Histoire Sainte, un petit livre dépenaillé, illisible tant les caractères étaient petits. J'y voyais mal, mes copies ondulaient sur la ligne de mon cahier et j'ai le souvenir d'avoir écrit péniblement "alcooooooooool" à propos de Noé.

Ce ne sont pas de mauvais souvenirs malgré l'horrible maîtresse. Ma mère m'emmena consulter un oculiste qui décréta que je ne savais pas lire et qu'on me ramène le voir quand je saurais enfin. La colère de ma mère, une fois sortie du cabinet de consultation, m'impressionna. Eh ! quoi ? Je ne savais pas lire ? Une enfant intelligente comme moi ?... J'apprenais incidemment que j'étais intelligente, cela me surprenait.

Je planais au-dessus de ces réalités. On me le disait : j'étais dans la lune. J'inventais toutes sortes de jeux, sur les promenades, avec les enfants voisins : on traçait sur le sol des maisons qui étaient nos maisons où nous vivions une vie de mon invention. On parlait en voyage : le banc de bois qui se dressait juste devant la porte de monsieur Réveil était notre train...

L'école était un mal nécessaire, on n'y apprenait rien. L'encre violette faisait des tâches sur nos cahiers et nos doigts étaient toujours marbrés de violet. On les nettoyait à la pierre ponce.

En dehors de la vie de Saint Joseph (à la chasse des poux) et de la Baleine aux yeux bleus rien ne permet de déceler une vocation d'écrivain dans ces premières années.

31 janvier

Vers mes huit ans (à l'âge où Sartre lisait MADAME BOVARY sans y rien comprendre) je n'ai aucun souvenir de lecture suivie... Quelques livres illustrés : RALPH AUX BAINS DE MER, ou encore les albums de Benjamin Rabier.

Mais je rêvais ma vie. Elle se déroulait en fabuleux jeux d'imagination et ces jeux étaient en quelque sorte mes livres.

Je n'avais aucune curiosité du réel. J'arrangeais les choses à ma façon. J'avais presque cinq ans quand ma sœur Marie est morte en pension. Je demandais où était Mimi. "Elle est au ciel" me répondit Maman d'une drôle de voix. Je n'en crus rien et restais persuadée que Mimi (que j'aimais) se tenait cachée derrière les rideaux de notre chambre à Neuilly. Un beau jour elle réapparaîtrait ! Plus tard, à Revel, Manée mourut. Tout le monde pleurait, pas moi... Manée était partie, elle allait revenir.

Schizophrénie ?

Une vue très basse entretenait sans doute ce repli un peu magique...

A la rentrée scolaire suivante nous étions installées à Toulouse, rue des Potiers. Selon la volonté de mon père, transmise par des lettres qui m'intimidaient, nous avons été inscrites toutes les trois à l'institution Notre Dame des champs, dont le niveau scolaire était plus sérieux que celui de l'école révéloise.

Je me retrouvais donc sur les bancs d'une classe de "huitième", avec deux professeurs : mademoiselle Roucoule pour le calcul et mademoiselle Nicot (religieuse sécularisée) pour le français. Pour la seule fois de ma vie je brillais en maths ! Mais la maîtresse ne me plaisait pas et pour la faire enrager j'écrivais mes problèmes en caractères microscopiques ! Par contre j'adorais mademoiselle Nicot. Elle était très belle, très brune, avec un visage très blanc et l'austère robe noire accentuait encore sa pâleur. J'écarquillais les yeux pour voir ses cheveux et sa robe se détacher du tableau noir, mais sans succès. La belle face lunaire semblait flotter dans un ciel nocturne. Je me pâmais d'amour.

J'adorais les récréations. La cour était vaste, plantée d'arbres, on jouait aux gendarmes et aux voleurs. J'étais souvent le chef des voleurs. Hélas ! je tutoyais mes camarades ! je les appelais par leur nom de famille ! Ce qui me valut des menaces de punitions. On devait dire "vous", on devait dire "mademoiselle" ! aïe ! aïe !

Ainsi ont coulé deux trimestres, en belle santé et joie de vivre.

*Courir le matin de bonne heure place Dupuy, sauter dans le tramway de la Côte Pavée... les journées étaient longues dans le lourd uniforme à col marin et jupe plissée : la classe sombre, les repas au réfectoire. Certains jours il y avait les cours de gymnastique dans la cour : enveloppées dans nos manteaux, lourdement chaussées, nous sautions sur place en levant les bras en cadence sous la fêrule de monsieur Campan, grand vieillard à barbiche grise.*

A l'âge où Christiane Baroche prétend qu'elle lisait Platon fructueusement, à huit ans, moi je ne lisais pas... ou très peu...

Je jouais à la poupée, à la dînette, à l'école. Je soliloquais dans toutes sortes de jeux d'imagination :

- Les haricots bouillent, disait Perlette en tendant l'oreille.

Tels sont mes souvenirs jusqu'à la maladie qui survint pendant les congés de Pâques, à Vernon, chez mon père.

2 février

Cette maladie survient comme une coupure dans un beau tissu solide. Je frôlais la mort et en ressentis bizarrement la menace. Ma mère souffrit : j'étais atteinte de rhumatismes articulaires aigus et cinq ans plus tôt ma sœur Mimi était morte de ce mal...

Mon état de santé se modifia, je devins fragile et physiquement très indolente. Je n'allais plus à l'école. Une fois passés les deux mois de maladie aiguë j'entrai dans une sorte de convalescence sans fin (elle dura deux ans).

*C'est ici que surgissent les livres ! J'en consommait des tonnes. Il y avait toujours deux ou trois piles par terre à côté de mon lit et je crois bien que j'en lisais plusieurs en même temps.*

Ni Platon... ni MADAME BOVARY... Mais la Comtesse de Ségur ! J'adorais ces histoires morales où les dialogues se présentaient comme un texte de théâtre : le nom du locuteur au milieu de la ligne, et en dessous ses paroles en large paragraphe. On ne pouvait pas se tromper, quand Sophie Fichini prenait la parole on lisait Sophie avant qu'elle ouvre la bouche.

Ces livres étaient illustrés et les images, plutôt rares, entretenaient une sorte de plaisir un peu pervers, elles ne correspondaient pas toujours aux personnages flous, un peu éthérés, qui flottaient dans ma tête.

C'était une collection bon marché, assez récente, qui reprenait les titres de la vénérable Bibliothèque Rose en couverture cartonnée rouge et or. Les livres étaient brochés, avec une illustration en couleur sur la couverture et en bas à droite le prix : un franc cinquante. Pétris par des petites mains fiévreuses ils se dépenaillaient et s'intégraient à la maladie.

*Nourriture et médicaments...*

J'en abusai et je devenais un peu opiomane. Le réel s'estompait, Cadichon et François le bossu formaient un écran transparent à travers lequel ma vue déjà basse ne distinguait plus très bien le vrai du faux.



Ma mère décida que je n'aurais accès aux livres que le jeudi et le dimanche !

Le mardi une exception toutefois : j'étais abonnée à la SEMAINE DE SUZETTE et j'avais la permission de lire mon journal dans lequel paraissaient des feuilletons en épisodes avec entre parenthèse, en bas à droite, la mention "à suivre" : formule magique vous donnant l'assurance d'un paradis sans fin...

Enfance proustienne... Je vivais avec des personnages imaginaires, ils me tenaient compagnie et berçaient mon sommeil. Dans ce monde irréel j'oubliais la tyrannie du thermomètre et l'horrible médicament écœurant qu'il fallait avaler jour et nuit.

L'angoisse de ma mère planait sur cet univers tout compte fait plutôt confortable.

On me procurait des cahiers et pour accompagner mes lectures j'écrivais moi aussi des histoires. Je commençais par aménager des rectangles destinés aux illustrations, je les remplissais de personnages, je composais des légendes, et pour finir je composais le récit. J'ai retrouvé un de ces incunables où l'on peut lire cette phrase superbe :

- Oui, oui, dit-il sans rien dire.

Certaines œuvres, directement inspirées des feuilletons de L'ÉTOILE NOELLISTE, journal auquel était abonnée Françoise, se déroulaient au bout du monde, après un départ en paquebot dessiné dans le premier rectangle.

Il y eut une période chinoise assez riche, si je me souviens bien : illustrations de kimonos et d'yeux bridés foisonnantes, paquebots, etc... Je n'hésitais pas et rédigeais quelques paragraphes dans un chinois imaginaire, ajoutant la traduction dans une note en bas de page ! Je cite (de mémoire) : "Haï mal faï kaï jaruséka" (1)

(1) "Printemps de ma vie..."etc...

Aucune littérature dans ces manifestations exotiques ! Je m'évadais purement et simplement de la vaste chambre à trois divans où mes sœurs me rejoignaient pour dormir.

13 février

Il n'était plus question d'aller à l'école, le moindre courant d'air était présumé dangereux pour ma santé.

Peut-être n'avais-je pas suffisamment de forces pour aller et venir ? Je crois avoir été très bien soignée.

On consultait le professeur Marphan (orth. ?), une sommité médicale et un ami. Je n'ai aucun souvenir du généraliste qui me surveillait à Toulouse...

Je passai deux hivers à la maison. Une institutrice, mademoiselle Nest, venait deux ou trois fois par semaine, me faire travailler : elle m'initia à l'orthographe (j'étais douée, aimant les mots), elle m'apprit un peu de latin et un peu d'anglais... pas de calcul... pas d'Histoire... pas de géographie... Tout cela se mêlait aimablement à la pile de livres chaotique contre mon lit...

Aucun effort ne m'était demandé.

Mademoiselle Nest, d'origine alsacienne, avait les cheveux tout blancs et mousseux et des lunettes rondes sur un regard affable. Elle donnait ses leçons dans la salle à manger et n'entra jamais dans la grande chambre aux trois lits, elle ignora la pile des Comtesse de Ségur et tout mon petit bordel d'enfant fiévreuse.

Je l'aimais bien, sans plus.

Est-ce sur son conseil que ma mère m'emmena à nouveau chez un oculiste ? Ou simplement parce que je souffrais de plus en plus souvent de violentes migraines ?

Le docteur Couadeau ne prétendit pas que je ne savais pas lire, il diagnostiqua un fort astigmatisme et me promit que si je portais des lunettes jusqu'à l'âge de dix-huit ans ma vue s'améliorerait suffisamment pour que je puisse ensuite ne les mettre "que pour lire". Je buvais ses paroles, enregistrais tout : avec des verres j'avais six dixièmes de la vue normale, quand j'aurais dix-huit ans j'aurais avec des verres dix dixièmes.

:

On me fit une paire de lunettes. Cette première paire imitait l'écaille (marron très foncé), les verres étaient ronds et les branches métalliques se terminaient par un arrondi qui épousait étroitement le creux de l'oreille.

Quand je mis ces lunettes sur mon nez je fus prise aussitôt d'un vertige éprouvant : le sol montait vers moi, j'étais sur un bateau en pleine mer.

Je finis par m'adapter à mes six dixièmes de vue et dévorai deux fois plus de Comtesse de Ségur.

A chaque changement de verres la tempête reprenait, mais il est certain que j'y voyais enfin !

Cheveux hirsutes, binocles posés à la diable sur mon nez rond, je prenais l'allure "nihiliste russe" qui devait séduire Francis deux ans plus tard au Collège de Revel.

Je nettoyais rarement ces verres salvateurs, retrouvant alors mes brumes sans m'en soucier : j'avais six dixièmes de "vue normale", à dix-huit ans j'aurai mes fameux dix dixièmes et puis voilà.

Quand le brouillard se faisait trop dense je passais vite vite mes lunettes sous le robinet de la cuisine et les essuyais ou ne les essuyais pas.

C'est donc avec ces six dixièmes que le monde se créa enfin autour de moi.

La chambre aux trois lits devint lentement un Haut Lieu de Poésie.

16 février

C'était une vaste pièce dont les deux hautes fenêtres donnaient sur la rue des Potiers, une rue étroite et passante empuantie parfois par la Pompe à Merde car Toulouse n'avait pas encore le tout à l'égout. Nous étions au premier étage mais le soleil, à travers les rideaux de vitrage, venait aux belles heures poser deux rectangles de lumière sur le parquet. Entre les fenêtres une commode et un miroir... Ensuite, trois divans pour les trois filles : un divan contre le mur, face à la porte, les deux autres, rencognés en vis à vis dans l'alcôve située à gauche de cette même porte, s'avançaient comme un double promontoire jusqu'au centre de la chambre, une petite table de chevet délimitait le territoire des deux dormeuses de l'alcôve. Je ne me souviens pas où dormaient mes sœurs. J'occupais le lit d'alcôve près de la porte et les piles de Comtesse de Ségur encombraient l'accès de tous côtés...

Au centre de la cloison qui séparait cette chambre de celle de notre mère il y avait une jolie cheminée ancienne en marbre blanc. A gauche de la cheminée une porte

de communication que maman tenait entrouverte la nuit... Et à droite de la cheminée, dans un recoin magique, une petite table avec sa lampe à abat-jour était là rien que pour moi.

Cette table est ineffaçable.

Je revois tout : la lueur de la lampe, les paperasses accumulées, les stylos... Ah ! les stylos !...

Les premiers MONOPRIX venaient d'ouvrir en ville. Ils devaient leur nom au fait que tout y était vendu à dix francs (ce détail me fascinait). Le prix unique ne dura pas très longtemps mais le nom est resté. Quel enfant aujourd'hui s'interrogera sur son origine ?

Dans ces Monoprix j'achetais mes stylos : outils merveilleux... On les remplissait directement dans l'encrier. Il y avait différents systèmes de remplissage : soit un levier métallique inséré dans la partie porte-plume, soit une petite pompe à l'extrémité. Je me passionnais pour l'un ou pour l'autre de ces systèmes et massacrais mes outils. Qui étaient en "ébonite", marbrés, luisants. Il y avait des stylos noir et rose, des stylos noir et bleu, des stylos noir et vert, des stylos noir et beige... Je crois bien en avoir eu tant que toutes ces couleurs sont passées entre mes doigts.

Pure camelote mais bonheur pur.

Les stylos avaient une plume « en or », mais ces plumes se distordaient quand on appuyait un peu trop fort : soit le double bec s'entrecroisait, soit il se pliait de façon irrémédiable.

Il me semble que ces stylos avaient une odeur particulière, un parfum ténu mais excitant.

On écrivait à l'encre violette et c'est peut-être l'encre violette qui sentait, elle coulait parfois le long de la plume "en or" et c'était une sueur moite qui s'incrustait dans mes doigts.

La haute chambre un peu sombre s'emplissait de rêves silencieux : les livres, les songeries la peuplaient. J'étais seule mais entourée de tant d'images flottantes...

La petite table m'attirait. Je m'asseyais sous la lumière de la lampe, je saisissais un stylo bleu ou un stylo vert et d'une main conduite par je ne sais trop quoi je traçais des mots.

J'écrivais des poèmes.

20 février

Ma mère en conserva deux : LE FEU et LES PETITS CYPRINS. Deux textes assez courts, probablement avec des rimes. Je me souviens surtout des petits dessins à la plume qui les illustraient : flammes jaillissant d'une bûche, poissons ovales frétilant dans des vagues... La fascination du mot "cyprin" semble évidente (j'avais horreur du poisson).

LE FEU et LES PETITS CYPRINS ont été brûlés à la Grange au Bois avec tous les papiers que ma mère laissa après sa mort.

Il ne reste donc rien de cette époque de mon enfance dont le souvenir intérieur est si riche.

J'écrivais, j'écrivais, j'écrivais blottie contre la petite table. Seule, mais jamais seule. La vie, la vraie vie flottait dans ma tête où naissaient des personnages et des paysages au gré de mon désir.

L'imaginaire était mon domaine.

J'étais là, bien au chaud dans cet univers que je ne créais pas. Il s'imposait à moi. Comment dire ces choses ? J'étais la proie d'une sorte d'inexistence magique.

La période des romans chinois était révolue.

Je me livrais à une sorte de quête un peu mystérieuse, il n'y avait aucun obstacle entre moi et la feuille de papier où je traçais des mots pour le plaisir de tracer des mots.

Aucune détermination. Aucun narcissisme. Je cohabitais avec mon imagination. Elle me fournissait tout ce dont j'avais besoin.

J'écrivais et je détruisais.

Déjà... Est-ce alors que je découvris le pouvoir purificateur du feu ?

La haute chambre et ses trois divans me laisse un souvenir bienfaisant.

Je la quittai en grande tristesse quand il fallut déménager pour revenir vivre à Revel.

Avant de partir j'écrivis mon nom, mon âge, sur un bout de papier en spécifiant que j'avais habité là pendant trois ans. Je glissai le papier entre deux briques de la cheminée... petit message pour ceux qui me remplaceraient ?... adieux aux murs ?...

Cette chambre, ces poèmes, en fin de parcours je vois là le signe d'une authentique vocation. Aucune influence ne jouait sur mes pensées, je me laissais aller à un penchant naturel et puis voilà.

Seule pression extérieure : retrouver la santé.

Les étés se passaient à L'Encastre, à cette période là je restais souvent couchée dans une chambre du premier. Le docteur Ricalens venait me faire une piqûre tous les jours, je pleurais beaucoup et il ne s'en allait jamais sans que je lui donne le baiser de paix. Il était très beau et ce baiser à travers les larmes a été je crois mon premier émoi amoureux.

Baignades interdites... Sur la plage caillouteuse je me résignais à regarder patauger mes sœurs et mes cousines.

J'étais une convalescente modèle.

Sur moi pesait toutefois le regard perplexe de ma tante Titi. Etais-je normale ? Saurais-je un jour coudre ? tricoter ? cuisiner ? essuyer les meubles ?

Sa fille Monique, du même âge que moi, était visiblement chargée de me ramener "sur terre". Mais dans les plis du drap traînait toujours quelque cahier suspect...

21 février

A la maison on lisait beaucoup, cependant nous ne disposions d'aucun fonds de bibliothèque. Meubles d'emprunt, déménagements fréquents... "Quand cesserez-vous de faire le juif errant ?" avait demandé (en patois) à ma mère un artisan de Revel.

Chez mon grand-père le palier du premier étage était pourvu d'un vaste rayonnage plein de livres. La pauvreté intellectuelle de ce stock ne m'est apparue que bien des années plus tard. Je faisais partie d'une famille bourgeoise inculte : aucun auteur classique n'y figurait. L'Eglise Catholique imposait son index : lire Emile Zola était un péché...

On surveillait spécialement les lectures des "jeunes filles", une littérature spéciale existait pour elles, livres romanesques et résolument asexués.

Les petites filles lisaient la Comtesse de Ségur (née Rostopchine, ce qui me plaisait, je savourais cet orthographe russe et fus très tôt capable d'en tracer un sans faute de mémoire). Une autre romancière, dans la collection bon marché citée précédemment, répondait au nom excitant de Zénaïde Pleuriot. Je ne me souviens pas de ses livres, aucun titre ne me revient en mémoire, mais Zénaïde !...

La Comtesse avait ma préférence. Je lui accorde encore aujourd'hui un certain talent et LE GENERAL DOURAKINE est toujours tapi dans un coin de ma mémoire.

J'ignorais qu'existât une littérature, je le jure. L'écriture se confondait au rêve.

Mon père lisait-il ? Je n'en sais rien. Le demi temps des vacances passé chez lui ne permit jamais qu'il nous fit part de ce genre d'activité. On jouait beaucoup au NAIN JAUNE, mais je crois me souvenir qu'il lisait surtout le journal.

*La révolution de la culture s'est faite en 1950 avec l'invention du livre de poche.*

24 février

Bien sûr il y avait le cinéma et la radio...

On se moquait de moi. Les films passaient trop vite, et une fois sortie je me les faisais expliquer. Je me souviens de la beauté des images de la KERMESSE HEROÏQUE, quant au déroulement de l'histoire, il m'avait échappé... La vie de PASTEUR m'impressionna beaucoup, je m'intéressai à l'acteur Sacha Guitry et posai toutes sortes de questions sur lui, sur sa vie, allant même jusqu'à prier pour lui car il avait souvent changé d'épouses d'après ma mère.

La radio me plaisait. J'aimais surtout les pièces de théâtre, mais aussi les feuillets comme PARADIS DANGEREUX : tous les soirs à six heures on pouvait suivre les aventures d'un couple perdu sur une île déserte et l'héroïne s'appelait Jeanne ! J'adorais les bruitages très purs : le chant d'un ruisseau, par exemple, obtenu par une main experte agitant l'eau dans un seau de fer. Cela doublait mon plaisir.

Je m'intéressais beaucoup aux procédés de fabrication, ils me fascinaient et ne m'empêchaient pas de suivre l'histoire. Imaginer le bruiteur la main dans l'eau était comme un piment de la belle histoire.

En 1936 nous nous sommes installés à Revel, boulevard Carnot, et j'allais beaucoup mieux. Quelques lettres échangées entre mon père et ma mère aboutirent à une heureuse conclusion : je serai inscrite au Collège de Revel (mes sœurs

complètement sacrifiées étudieraient par correspondance avec L'ECOLE UNIVERSELLE).

L'enseignement hétéroclite de mademoiselle Nest ne me permit pas de redoubler la sixième, ayant raté le problème de l'examen de passage je rétrogradai et entrai en septième (CE12), alors que j'avais déjà fait du latin et de l'anglais.

Grâce à ce miracle du sort j'ai fait la connaissance de Francis, très vite nous avons été amis.

J'allais souvent chez Renée Ricalens qui était dans cette classe. Le docteur Ricalens avait une magnifique bibliothèque. Mais nous n'osions pas ouvrir ces livres intimidants reliés de cuir et titrés en or.

Le docteur m'aimait beaucoup, il me trouvait intelligente. Il me prêta une édition populaire et considérablement raccourcie de ANNA KARENINE. Ce fut la première œuvre littéraire que je lus... Le livre m'impressionna et me laissa sur ma faim. Avais-je tout compris ? A onze ans et demi, sans aucune expérience... Je me suis rattrapée depuis, j'ai lu ANNA KARENINE (en édition complète) une bonne dizaine de fois. Eh ! oui...

J'entamais ainsi lentement, très lentement, une approche hasardeuse des grands écrivains. Après avoir dévoré quelques passages prometteurs de EUGENIE GRANDET dans mon manuel scolaire je ne sais plus comment j'eus le livre en mains. Grand enthousiasme ! Ah ! cette Nanon !

La poésie me guettait dans la classe de monsieur Robert. Nous apprenions une "récitation" :

"Demain dès l'aube à l'heure où blanchit la campagne  
je partirai vois-tu je sais que tu m'attends  
j'irai par la forêt j'irai par la montagne  
je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps..."

Qui était Victor Hugo ? La complainte à une fille morte me bouleversait, je "voyais" blanchir la campagne et tressaillais de mélancolie.

Mais le grand homme me déçut. Tombant par hasard sur un poème satirique (toujours dans mon manuel scolaire) je lus ce vers :

"Cuis pauvre oiseau plumé dans la marmite infâme !"

et me sentis outragée. Les douces blancheurs de l'aube et puis ça ! Je détestai aussitôt Victor Hugo.

Ma tête était une petite grotte où vibraient toute sorte d'idées en puissance et nul guide n'était près de moi pour m'aider à m'y retrouver. C'est grâce à ce capharnaüm intérieur que je ne suis pas devenue une intellectuelle. Je m'en réjouis.

La classe de monsieur Robert était une sorte de paradis bon enfant.

Le maître était très beau, bronzé, athlétique et souriant. Était-il plus beau que le docteur Ricalens ? Je me posais cette question tous les jours. On étudiait, juste ce qui était nécessaire et ensuite on s'amusait sagement sous son regard bienveillant. Je dessinais et écrivais des petites histoires sur les cahiers de brouillon des copains.

La maladie s'estompait, les vices subsistaient...

Et puis il y avait les "rédactions" !

"Racontez une promenade...", par exemple.

Je flambais ! Deux ou trois pages, en un seul jet. Un bonheur intense guidait mon porte-plume (finis, les stylos de Monoprix, on trempait sa plume dans l'encrier de porcelaine fixé dans un trou du pupitre).

Monsieur Robert n'aima pas beaucoup mon récit lyrique. Il s'offusqua de mes libertés de style. Je décrivais une route, un matin, de très bonne heure :

"la route baille, s'étire..."

Bigre !

Une annotation en marge spécifiait que la route n'était pas un être vivant.

Ma route à moi avait sommeil...

Je me heurtais aux lecteurs.

27 février

Au Collège c'était la vie... Au début, dans la classe primaire de monsieur Robert nous n'étions pas plus de quinze : les trois Decorsière, Renée Ricalens, les deux fils Hébrard, Solange Barbaste, son frère en sarreau gris, Louis Perramond, les trois Hébrard des Promenades, et moi-même...

Louis Perramond et le grand Barbaste me persécutaient. "Où es ton père ?" "En Normandie" "Quel est son métier ?" "Il est colonel" Après avoir lâché cette information mes deux ennemis entreprirent de me suivre sur le chemin du Collège en répétant "Ouh ! la colonelle!" Ils m'exaspéraient, mais personne n'en sût rien, je me jetais parfois sur le grand Barbaste et y allais à coups de poings !

Je fus vengée des années plus tard en apprenant que le grand Barbaste était devenu gendarme et son acolyte Louis Perramond commissaire de police !

Mes vrais amis étaient Renée Ricalens, et les trois Decorsière : Mado, Francis et le petit René. Le petit René n'avait que neuf ans , mais il savait tout, il s'intéressait à tout, il éclipsait un peu sa sœur et son frère.

Il est mort pendant les vacances de Pâques (je crois) après une longue typhoïde dont nous suivions la progression grâce au bulletin de santé que nous communiquait Renée... nous le savions perdu... Je comprenais maintenant ce que signifiait la mort, le partage silencieux avec Francis et Mado reste inoubliable et il me semble difficile d'en dire plus .

Fin juin, j'avais enfin recouvré une bonne santé et me sentais tout à fait chez moi au Collège. Je jouais aux quatre coins, à saute mouton, les récréations mêlaient les garçons et les filles en une mixité tout à fait saine et joyeuse.

J'ai passé mon Certificat d'Etudes Primaires (avec la mention Bien). Je suis très fière de ce diplôme qui devait perdre très vite son lustre populaire. Il fallait avoir douze ans "révolus" pour se présenter, Francis n'avait que onze ans ! (il le passa en sixième, l'année suivante).

En octobre, j'entamais (pour la seconde fois) mes études secondaires.

Mon goût inné pour la paresse ressurgissait. Eh ! quoi ! Rosa... rosae... rosam... I am... Je connaissais tout ça... Je ne crois pas que mes copains en aient eu conscience. Je ne me donnais aucun mal et y trouvais mon compte.

Nous étions vingt cinq ou vingt six, les élèves de l'école communale s'étaient joints à nous : six filles et une vingtaine de garçons.

Chaque matière était dispensée par un professeur spécialisé on changeait de classe pour chaque cours.

Les maîtres étaient atypiques, pour mémoire je ne citerai que Tonton BALOY.

Tonton BALOY nous enseignait le latin, mais il était professeur d'espagnol. C'était un vieux monsieur ventru et moustachu, pourvu d'un lorgnon. Il ressemblait un peu à l'acteur allemand qui joue l'amant de Marlene Dietrich dans L'ANGE BLEU. Il détestait les filles et nous parquait toutes les six au dernier rang où nous étions censées nous faire oublier. Nous suivions vaguement ses propos entrecoupés, ses histoires carthaginoises où le copain Jean Magnabal en raison de son nom tenait un rôle important.

Nous avions de terribles fou rires.

17 mars

La lecture était une distraction, on lisait au lit, le soir, avant de s'endormir. Les petites filles devaient se préparer à leur futur rôle de maîtresse de maison : un ouvrage manuel, couture ou tricot, était toujours à portée de main. On ne devait pour rien au monde "perdre son temps".

Le dimanche était le jour du Seigneur, couture et tricot étaient interdits car ce jour-là tout travail était considéré comme un péché. On lisait donc le dimanche.

A Revel, comme à Toulouse, nous avions une chambre à trois lits. Les fenêtres donnaient sur la place de l'église, trois fois par jour on entendait l'Angélus.

Françoise et Perlette dormaient pieds à pieds contre le mur du fond et moi j'avais un petit lit près de la fenêtre. Un petit coin bien à moi. Au-dessus du lit maman avait accroché un petit tableau peint par tante Jeanne : collines du Lauragais inoubliables (je n'ai jamais pu le retrouver par la suite).

Dans cette chambre, luxe inouï, il y avait un lavabo avec l'eau courante ! Les "grandes toilettes" se faisaient à la cuisine, dans un tub.

Nous lisions donc le soir chacune sous sa lampe, avant de nous endormir

Je m'indignais ! Françoise était incapable de lire un livre sans l'entamer par la fin ! Elle commençait par les trois dernières pages "pour savoir comment ça finissait". Je considérais ça comme un sacrilège. Nous discussions à l'infini sur ce thème (et ça nous arrive encore aujourd'hui !). Françoise aimait être maître de la situation. Je la revois : nez pointu jaillissant du drap, blottie dans l'oreiller, l'œil sur la page, sachant à l'avance ce qui allait arriver ! Etrange cannibalisme intellectuel... Moi qui aimais tant plonger dans une histoire "comme si"... Je plongeais en lecture comme en un édredon douillet... Plus rien ne pouvait m'atteindre...

A chacune son plaisir.

De toute façon nous étions en pleine pénurie culturelle. Pas de librairie à Revel, juste une bibliothèque paroissiale de niveau très médiocre.

Pour acheter un livre il fallait aller à Castres... Nous rêvions.. Quand nous serions "grandes" nous ouvririons une librairie à Revel !

Quand Renée et moi avons eu 17 ans le docteur Ricalens nous encouragea à prendre notre vélo pour explorer les librairies de Castres. Il était temps pour nous de nous constituer une bibliothèque personnelle.



Nous n'étions pas riches, et de plus en cette période d'occupation les libraires n'avaient pas grand chose en rayons (pénurie de papier, ligne de démarcation, etc..).

Mon premier achat fut un exemplaire des CONTES D'HOFFMANN (un vrai coup de cœur). Belles illustrations en couleurs, texte un peu fou... Mais étrange édition belge où ne se trouve aucune référence de date et d'éditeur.

Fascinées par la bibliothèque du docteur Ricalens nous avons décidé de faire relier nos livres. Il nous indiqua un relieur à Sorèze. LES CONTES D'HOFFMANN, comme une douzaine d'autres ouvrages reliés bien en évidence à Dourgne, ont un bel habit de papier bleu azur et des titres en or.

N'oubliez jamais quand vous les feuillerez le temps qui leur fut consacré... ni le grincement du pédalier sur la route de Castres... efforts et sueurs pour une cause noble...

30 mars

Pour Cécile

## MA VIE PARISIENNE

J'ai quitté Revel en novembre 1949 Nous habitons alors la maison de tante Jeanne, rue Notre-Dame, dont nous étions locataires. Perlette s'était mariée en juin 1945, Pierre travaillait à Toulouse, je vivais là seule avec mes parents.

A cette époque là les filles étaient censées se marier et puis voilà. Moi, le mariage ne me tentait pas. Je venais de rompre des fiançailles idiotes avec un "gentleman farmer" protestant qui avait quinze ans de plus que moi. Il m'aimait mais moi je ne l'aimais pas. Je l'avais compris très vite, grâce au ciel.

Je souhaitais apprendre un métier, travailler. La librairie ou l'édition me tentaient. J'aimais écrire. Un entourage familial un peu conformiste m'encourageait à écrire pour les enfants. Je venais de terminer LE GROS PUCK, rédigé sur mon fameux petit bureau dont Cécile a hérité, tapé à la machine sur une vieille machine anglaise prêtée par Jean Sautin. Manuscrit illisible sur du papier pelure rosé (un seul exemplaire). J'avais brûlé des textes plus ambitieux. J'avais écrit quelques nouvelles, un ami me trouvait du talent mais je ne croyais pas en moi...

A Paris le CERCLE DE LA LIBRAIRIE venait de créer des cours professionnels pour les employés des librairies et des maisons d'édition. Mon frère me conseillait de choisir la branche édition et d'apprendre la dactylo pour devenir secrétaire, un travail plus intéressant que celui de vendeuse de librairie. Je m'étais donc inscrite aux cours du CERCLE DE LA LIBRAIRIE ET DE L'EDITION. En septembre j'avais fait un saut à Paris pour tout organiser : j'avais trouvé une pension pas chère, la maison d'étudiantes de l'Alliance Française (rue du Cherche-Midi) chambre et repas à prix raisonnable, m'accepta. Cette maison d'étudiantes était réservée en principe aux jeunes filles étrangères venant apprendre le français. S'il lui restait des chambres disponibles elle acceptait des françaises. La pension était tenue par des religieuses. Le règlement

était strict : il fallait rentrer le soir avant vingt deux heures, pas de jeunes hommes en visite sinon au parloir. Pour moi seul comptait le prix exceptionnellement bas.

Ma cousine Colette Py avait une folle envie de faire la même chose que moi. Elle était plus âgée (29 ans) mais au grand désespoir de sa mère elle n'avait pas encore trouvé un mari. Elle devait absolument se marier, mais... Elle s'accrocha donc à moi, s'inscrivit au CERCLE DE LA LIBRAIRIE ET DE L'EDITION, prit pension rue du Cherche-Midi. Partageant la même chambre c'était moins cher.

Nous voici donc parties pour Paris, valises bouclées. J'étais coiffée d'un chapeau de feutre vert confectionné par Cricri (qui était encore modiste) pour cette solennelle circonstance. Ce chapeau ne m'allait pas très bien, je me sentais un peu moche (je l'ai fichu en l'air dès mes premiers jours dans Paris).

Nous avons débarqué rue du Cherche-Midi. Atmosphère surchauffée. A Revel on n'avait pas le chauffage central, on dormait avec une bouillotte quand le froid était trop rigoureux). La directrice, sœur Cécile (eh ! oui !), avait un costume noir, une petite cornette blanche et des lunettes rondes. Elle zozotait.

Notre chambre était au deuxième étage : deux lits, une table de toilette avec cuvette et pot à eau, une table pour étudier, deux chaises et deux petits placards. Colette choisit le lit dans l'alcôve, je pris celui près de la porte.

Notre vie s'organisa. Le CERCLE DE LA LIBRAIRIE était boulevard Saint Germain (métro Odéon), à dix minutes à pieds de la pension. Les cours avaient lieu le matin : chaque jour une matière différente avec un professeur spécial. Littérature, Histoire du Livre, Fabrication du livre, Comptabilité et j'en oublie. Nous prenions nos repas rue du Cherche-Midi. L'après-midi nous étions inscrites dans un cours de secrétariat place Saint Germain des Prés, juste en face de l'église. Nous avons décidé d'apprendre la dactylographie et la sténotypie. Les cours se situaient au deuxième étage de l'immeuble. Pour taper à la machine il ne faut absolument pas regarder ses doigts sur le clavier. Je faisais mes exercices (taper toujours le même mot) en regardant par le fenêtre le clocher de Saint Germain des Prés. La sténotypie, méthode d'enregistrement à l'aide d'une machine était un apprentissage plus compliqué : clavier double en forme de V, transcription phonétique. La moindre erreur déformait tout.

La sténotypie était alors à la mode, je ne sais pas si ça existe encore. Il fallait posséder une machine (et je n'avais pas les moyens d'en acheter une), mais la méthode était moins dure à assimiler que celle de la sténographie où il fallait se mettre dans la tête un nombre de signes épouvantables. L'apprentissage était plus court. On insérait un gros rouleau spécial de papier blanc dans la machine, on posait ses doigts sur le clavier et on enregistrait ce qu'on entendait selon un code phonétique assez simple.

Tous les après-midi, pendant près d'une heure, un œil sur le clocher de Saint Germain des Prés j'enregistrais donc ce que le professeur nous dictait. C'était une jeune femme à lunettes, pas jolie mais intelligente. Elle nous lisait à haute voix un roman traduit de l'anglais : LA FOIRE AUX VANITES, de Thackeray. L'ambiance de la classe était chouette (il n'y avait que des filles de mon âge). Qu'allait donc faire Becky (l'héroïne) aujourd'hui ? Tap tap tap on enregistrait ce texte avec délice. Après la pause on déroulait la bande et on essayait de se relire ,

Bien entendu je n'ai jamais utilisé professionnellement la sténotypie. Je crois savoir que cette méthode a surtout été pratiquée par les secrétaires des assemblées parlementaires.

Colette avait l'âme touriste. Plan de Paris en main elle m'entraînait à la découverte de notre nouvel univers. Quand nous étions embarrassées nous demandions notre chemin, et pour ne pas avoir l'air d'être deux gourdes de province nous prenions l'accent anglais. On rigolait.

Une fois par semaine nous allions au musée du Louvre, mais nous avons visité aussi bien d'autres musées. Fréquenter un musée me plaisait plus, je considérais ça comme une aubaine. J'allais au Louvre. Je m'asseyais un grand moment devant LA MORT DE SARDANAPALE d'Eugène Delacroix. Immense tableau où le ruissellement des couleurs et des corps me plongeait dans une inexplicable béatitude. Il y avait aussi les "genoux grecs", ravissante sculpture d'Aphrodite, qui me plongeait dans le même état... Je suis une personne atypique. Je n'ai jamais aimé apprendre pour avoir un savoir, j'ai toujours préféré connaître pour aimer. Au musée de l'Orangerie il y avait LES TOITS ROUGES de Pissarro... j'allais lui rendre visite.

Nous achetions des cartes postales représentant nos œuvres bien aimées, nous les punaisions au mur de notre chambre de la rue du Cherche Midi. Chacune avait les siennes. Il y avait L'HOMME AU GANT, et aussi LE CONDOTTIERE... On vivait avec.

Bien entendu on allait aussi au concert, Colette aimait la musique. Il y eut ce fameux concert Padeloup où elle fût prise d'une épouvantable colique. Elle qui comptait son argent de façon maniaque dût se torcher avec un billet de banque, faute de P. Q. ! Ah ! ah !

La pension de la rue du Cherche Midi hébergeait en priorité des étrangères, ça aussi c'était très plaisant. Nous avons lié amitié avec une italienne, une anglaise, quelques luxembourgeoises, une haïtienne et une espagnole. Le reste du cheptel était composé de provinciales comme Colette et moi. On faisait des tas de parlottes dans les chambres. On découvrait d'autres façons de vivre...

Mais à dix heures du soir Sœur Cécile coupait le courant "le temps d'un Ave Maria", ceci afin d'inciter les pensionnaires à sombrer enfin dans le sommeil. Cet "Ave Maria" déclenchait des protestations du genre "putain de merde... fait chier la sœur" et autres grossièretés vengeresses. La lumière revenue, on lisait, ou bien on parlait tout bas.

Cette vie de pension était incroyable. Quand la sonnerie du repas se déclenchait on se rendait au réfectoire à la queue leu leu. Après le repas du soir on se rendait, toujours à la queue leu leu, à la chapelle pour la prière. Le matin, pour celles qui le souhaitaient il y avait une messe à sept heures, avant le petit déjeuner. On pouvait manger à l'extérieur à condition de prévenir à l'avance sinon le prix du repas n'était pas décompté. Le soir si on n'était pas de retour avant vingt deux heures, après on ne vous ouvrait plus la porte, inutile de sonner. Il fallait alors coucher ailleurs. Un soir, une luxembourgeoise après avoir couru comme une dératée sonna à 22 H 5. On ne lui ouvrit pas. Elle ne se dégonfla pas. Traversa la rue. Alla expliquer son affaire au flic de service devant la maison du ministre Queuille. Le flic carillonna à son tour. Puis hurla enfin POLICE ! OUVREZ ! Sœur Cécile obtempéra. Le flic était indigné. Il engueula la sœur à haute voix, nous entendions tout, penchées sur la rampe de l'escalier. En agissant comme elle le faisait la sœur entraînait purement et simplement ses pensionnaires vers la prostitution !

Cet incident ne nous permit jamais de rentrer plus tard, hélas... Le règlement resta le règlement et puis voilà.

*Dans les chambres il n'y avait pas l'eau courante, on pouvait utiliser des douches situées sur le palier, mais ces douches étaient payantes,.. On se lavait donc*

*"par morceaux" dans nos petites cuvettes des tables de toilette, en fauchant le plus d'eau chaude possible, en cachette, dans les douches. Tout cela était énervant, on ne pensait qu'à se venger des sœurs. Un samedi matin j'inventai; un truc pour terroriser sœur Cécile (son bureau était juste en dessous de ma chambre). Tandis que je me livrais à mes ablutions j'ai pris ma fameuse voix d'homme et me suis mise à chanter à tue-tête "Esméralda fleur de Bô...hê...me je t'aimais tant pourquoi m'as tu quitté ?". Le morceau de bravoure y passa en entier. Mais après le trémolo "mais elle est revenue... elle est cachée dans la tourelle" on frappait à ma porte et une cornette bien connue frémissait dans l'entrebâillement. Y aurait il un homme dans le couvent ?*

Cette vie de pensionnat était une vraie nouveauté. Elle nous amusait, nous donnait envie d'être un peu odieuses. Mais peu de temps après notre installation tout faillit irrémédiablement se gâter. Sœur Cécile était une crapule. Tout en zozotant elle nous annonça que le prix de la pension était augmenté dès le mois prochain. Elle nous avait en quelque sorte appâtées avec un tarif alléchant, et une fois que nous étions là, bien au chaud, nos horaires organisés et tout, paf ! elle nous matraquait. Outrée, je n'ai pas perdu une seconde, j'ai discuté avec chacune des filles et j'ai provoqué une manifestation extra : un monôme dans l'escalier, avec, slogans et tout et tout. L'atmosphère était tendue, l'air irrespirable.

Sœur Cécile ne se trompa pas, elle sut immédiatement d'où venait ce vent de révolte. Elle me convoqua dans son bureau. J'ai honte de la suite de cette affaire. Elle acheta ma conscience

Si je ne disais rien à personne elle me garderait à l'ancien prix. Elle voyait que j'étais pauvre, elle connaissait le prix des choses et je portais toujours ce même vieux tailleur bleu marine tout luisant d'usure. Les autres ? Eh bien les autres s'achetaient de beaux vêtements.

La mort dans l'âme j'ai accepté. Mon père ne me donnait pas un sou et ma mère "vendait ses titres" (un maigre pécule) pour m'entretenir le temps de décrocher mon fameux diplôme. En ce temps-là les "petits boulots" n'existaient pas. J'ai gardé le silence pendant les neuf mois qui suivirent.

Cette vie avait du charme. Les petites chambres bourdonnaient d'incessantes conversations. Toutes ces filles étaient un peu excitées, on était en quelque sorte en prison. A notre étage il y avait deux luxembourgeoises, Gaby et Mado (prononcer Kapi et Mato). D'après leurs récits la vie luxembourgeoise ressemblait passablement à la vie revéloise. Elles parlaient allemand à tue-tête dans le couloir, avec nous elles apprenaient laborieusement le français. Une belle haïtienne dont j'ai oublié le nom me proposait toujours de me trouver un mari en Haïti. Un noir, bien sûr... Elle-même était fiancée à un personnage haut placé qu'elle connaissait à peine. S'entrouvraient ainsi d'autres univers...

On pataugeait dans une atmosphère féminine, ça ne manquait pas de charme mais ça manquait tout de même de garçons. Colette en découvrit enfin. Le beau-frère de sa sœur Monique, André Rivel, logeait pas très loin de nous, dans une "pension de jeunes gens". Il était étudiant. Organiste remarquable il était inscrit à l'école CESAR FRANK. Un peu plus jeune que nous, très gentil, il nous emmena plusieurs fois aux orgues de Notre-Dame, et dans certaines chapelles il joua pour nous. Il nous fit connaître deux ou trois copains de sa pension de "jeunes gens". J'ai oublié leurs noms et leurs personnalités, si ce n'est un grand escogriffe un peu nazi qui faisait des collections suspectes. Avec eux nous sommes allés au cinéma, je crois. Un soir à la tombée de la nuit nous avons fait une promenade en bateau-mouche sur la Seine. C'était beau toutes ces lumières dansant dans l'eau... Colette se lia plus que moi avec eux. Moi, je travaillais...

Les cours de littérature m'intéressaient, chaque genre littéraire était abordé l'un après l'autre, c'était très différent de ce que j'avais fait au collège. Le professeur était une vieille demoiselle agrégée de lettres, d'apparence un peu rasoir mais tout compte fait brillante. Elle nous donnait des "préparations" à faire à la maison, je m'y attelais, passant mes notes à Colette. Le prof d'HISTOIRE DU LIVRE était un érudit fascinant. Il nous proposait des visites que je suivais assidûment. Comment oublier cette fameuse séance à la BIBLIOTHEQUE NATIONALE où il nous fit admirer de superbes incunables enluminés. J'apprenais à connaître la xylogravure (gravure sur bois), etc... etc...

Le samedi je filais toute seule sur les quais où je longuais les étagères des bouquinistes. Plaisir pur et paisible dont le souvenir est toujours en moi.

Je complétais ma culture qui était atypique et bourrée de lacunes. Je lisais en abrégé dans les classiques Garnier toutes les œuvres dont je n'avais jusque là jamais entendu parler. GIL BLAS DE SENTILANE, entre autres, me plût beaucoup.

C'est je crois à ce moment là que je transmis le manuscrit du GROS PUCK aux Editions GAUTIER LANGUEREAU. De toute façon c'est rue du Cherche Midi que je reçus la lettre de refus. Cette lettre était tellement sympathique ! tellement élogieuse ! Je décidai de rendre visite à la personne qui l'avait rédigée : une certaine Raymonde Girard. J'arrivai donc rue Jacob, demandai madame Girard et lui dis que sa lettre de refus m'encourageait beaucoup. Raymonde Girard éclata de rire : "une lettre de refus se doit d'être aimable, voyons ! Comment ; s'appelle votre roman ?" "LE GROS PUCK". Aussitôt son visage changea, elle me regarda avec intérêt. Elle se mit à parler. Ici on ne publiait que les auteurs en relation avec les patrons de la maison. Des tas de vieilles filles stupides mais haut placées étaient éditées, rien à faire à ça. On discuta. Elle me trouvait du talent, elle acceptait de m'aider... mais... elle avait égaré le manuscrit. Il suffisait que je lui procure un double et... un double ?... je n'avais pas de double !... LE GROS PUCK n'existait qu'en un seul exemplaire !...

Je n'allais pas me décourager pour si peu. Elle avait égaré le manuscrit ? Eh ! bien moi j'allais le retrouver ! Si elle me permettait de fouiller dans son fouillis ?

Elle le permit d'un geste de la main et je me retrouvai à quatre pattes, le nez dans des piles de dossiers empilés n'importe comment, sous des étagères, à même le sol. J'exhumai une lourde chemise car tonnée où DIVERS s'inscrivait en grosses lettres noires. Je l'ouvris, et trouvai LE GROS PUCK au milieu d'autres paperasses. Raymonde Girard s'en réjouit, promit de faire tout son possible. Elle m'expliqua tout : le roman devait paraître d'abord en feuilleton dans l'hebdomadaire LA SEMAINE DE SUZETTE avant d'être publié en volume. Elle se débrouillerait pour obtenir la parution de la première partie, et ensuite je pouvais espérer que mon livre serait édité en entier (hé las le dernier chapitre avait définitivement disparu dans la tourmente, on s'en aperçut plus tard, et le roman s'arrête un peu brusque ment).

C'est ainsi que les choses se passaient à Paris. Tout était inattendu, les gens étaient vivants, plus intelligents qu'en province, complexes et préjugés n'existaient pas. Je vais en finir avec LE GROS PUCK, tout au moins avec ma relation avec Raymonde Girard. La décision fût prise en 1950, mais le livre parut seulement en 1953, sa parution en feuilleton se situe je crois en 1951... Mais Raymonde Girard ne m'oubliait pas. Elle m'invita à lui rendre visite chez elle alors que je travaillais déjà. Elle était malade et voulait me revoir. Elle vivait dans une sorte de grenier pourri du côté du boulevard des Italiens. Je m'y rendis un soir après le boulot, montai toutes sorte d'escaliers minables, errai dans des couloirs glacés, frappai à plusieurs portes de chambres de bonne et finis par la trouver. Ma "protectrice" était couchée dans un lit plutôt misérable, sa petite fille dormait derrière une tenture et son mari allait bientôt rentrer. Elle dit et répéta que

j'avais un talent exceptionnel. Elle me conseilla de tout plaquer, de m'enfermer pour écrire, de ne faire que ça. Je la trouvais un peu bizarre. Etait-elle amoureuse de moi ? Je n'arrivais pas à me faire une opinion sur elle. Je me demandais si elle était réellement malade (elle laissait entendre qu'elle avait une leucémie). Le mari arriva. Il était journaliste. Il me considéra avec froideur. Je sentais qu'il lui tardait que je m'en aille. Raymonde Girard venait de déballer sur son lit une superbe collection de timbres, m'expliquant la beauté de leur classement par couleurs. Etait-elle un peu folle ? ou simplement malheureuse ? Je suis partie dès que j'ai pu le faire, prudente, circonspecte, un peu bouleversée. Nous ne nous sommes jamais revues.

## DEUXIEME PARTIE : LE TRAVAIL

méto boulot dodo

Cette année d'études avait été en quelque sorte une année de loisirs. On était libre, on utilisait son temps un peu comme on voulait. Ce n'était pas la vie parisienne, mais un prélude à la vie parisienne, une sorte de tourisme durable et intelligent. C'est au moins le souvenir qu'elle me laisse. Avec des week-ends de campagne et d'air pur à La Grange au Bois, où vautreée dans le petit cabinet de toilette qui servait de chambre à ma mère je lui racontais ce que j'avais fait pendant la semaine.

Les grandes vacances qui suivirent je les passai en partie à L'Encastre, en partie à Arcachon comme gouvernante d'enfants dans une famille de banquiers bordelais afin de gagner tout de même quelques sous. Par la suite je ne connaîtrai plus que les "congés payés" (deux semaines par an).

Je suis revenue à Paris en septembre, toujours suivie de ma cousine. Allions-nous nous installer ensemble ? Il était temps de trouver du travail. Sœur Cécile accepta de nous héberger un mois, avant la rentrée de l'Alliance française (elle ne perdait jamais une occasion de rentabiliser ses chambres). Colette et moi avons donc entrepris de visiter des logements, ceux qui étaient dans nos prix. Une chambre en banlieue dans une famille prolétaire, mais il n'y avait pas de salle de bains, tout le monde se lavait à la cuisine. Pouah ! Ailleurs, une vieille dame nous extorqua des arrhes que nous avons fini par récupérer quand nous avons découvert que le logement n'avait aucun accès indépendant avec l'extérieur, on dépendait de la logeuse. Pouah ! Le temps passait. Sœur Cécile s'apprêtait à nous virer.

Ma mère trouva enfin la bonne solution pour moi. J'occuperai la chambre de bonne de la famille Sautin, au sixième, à Neuilly. Maman verserait à Françoise un petit loyer, et je compléterais en gardant les enfants le soir chaque fois que le ménage Sautin sortirait. Affaire conclue. On repeignit la chambre. Il n'y avait pas de chauffage, on acheta un poêle à pétrole. Il n'y avait pas d'eau courante on fit placer un lavabo (et le vieux tub en zinc de mon père fut placé sous mon lit).

L'immeuble situé au 22 rue Amiral de Joinville appartenait à mon père et à sa sœur Marcelle Saintavit. Il était loin du méto, il fallait rejoindre le boulevard d'Argenson, puis l'avenue du Roule : à gauche le méto Sablons et plus loin sur la droite le méto Pont de Neuilly. Ma sœur habitait au quatrième étage (sans ascenseur), la chambre de bonne était au sixième. Deux appartements à chaque étage, mais au sixième trois petits logements et deux chambres de bonne donnaient sur un palier un peu plus vaste. L'escalier en spirale était dur et essoufflant. En ce temps-là pas de digicode ! Quand on rentrait tard il fallait sonner chez la concierge. Elle ouvrait, de sa loge, en appuyant sur un bouton électrique. On entrait, on devait donner son nom au passage avant de s'engouffrer dans l'escalier.

Après la chasse au logement, la chasse au boulot. La responsable des cours du Cercle de la librairie m'aimait bien, elle se passionna pour ma "carrière". Elle m'envoya chez un éditeur libraire de livres de médecine près de la Faculté. Jeune type un peu braque mais sympathique. Il trouva que j'habitais trop loin et me proposa de rester dormir dans sa boutique, il y avait en effet un lit dans un coin. Il insista sur le charme de la clientèle : les étudiants en médecine étaient gais, très chahuteurs, mais distrayants. J'hésitai... et puis je ne donnai pas suite... La peur de ne pas être à la hauteur ?... la peur d'être courtisée par ce patron farfelu ou par ces fameux étudiants distrayants ?...

Et puis madame Courant (du Cercle de la librairie) insista sur le sérieux de la proposition suivante. C'est ainsi qu'un soir d'octobre je me présentai aux éditions SUDEL, rue d'Assas. SUDEL, je l'ignorais, était un sigle : SYNDICAT UNIVERSITAIRE D'ENSEIGNEMENT LAÏQUE. La maison recherchait une secrétaire de fabrication.

Je portais mon vieux manteau vert sapin et n'avais rien d'une pin up. D'après moi... Je fus reçue par un petit vieux à l'accent méridional. Il me dévisagea avec un curiosité déplaisante. Nom ? prénom ? date de naissance ? Lieu d'études ?... Le collège de Revel ?... Un établissement mixte !... Date du baccalauréat ?... J'étais priée de fournir le certificat universitaire...

Les précédentes démarches que j'avais faites m'avaient fait découvrir ceci : on n'embauche pas quelqu'un qui n'a jamais travaillé. Il fallait absolument avoir des "références".

Décidée à enlever le morceau j'expliquais tout ça au vieux monsieur. Je lui proposai d'entrer au service de fabrication SUDEL comme stagiaire, sans être payée, juste de quoi me procurer ces fameuses "références". Un stage de trois mois suffirait...

Je venais de séduire mon futur employeur (sans en avoir conscience). Il se radoucit. Il appela par téléphone le chef du service de fabrication et je vis arriver un jeune homme qui avait presque mon âge. Le chef de service décréta que je devais être payée même pour faire un stage. Demi salaire, au moins...

La chose se négocia sous mon nez, sans que je m'en mêle. Je m'en foutais. Je voulais être embauchée, un point c'est tout. En ce temps là le SMIC avait un nom misérabiliste : on disait MINIMUM VITAL. Il était fixé à seize mille anciens francs par mois (160 NF). L'affaire fut enfin conclue : le stage durerait trois mois et je toucherais dix mille francs par mois. A la fin de ce stage, si je donnais satisfaction je serais embauchée à salaire normal. Toutefois je serais dès le début déclarée à la Sécurité Sociale et tous mes frais de déplacements me seraient remboursés.

- Je vous attends tel jour à huit heure trente, me dit alors le patron qui s'appelait monsieur Vives.

- Huit heure trente ! si tôt ? ai-je répliqué bêtement.

- C'est comme vous voulez, mademoiselle, dit alors monsieur Vives que ma naïveté séduisait. Ou vous venez à huit heures trente ou vous renoncez à cet emploi.

Je ne savais comment réparer mon horrible gaffe.

- A huit heures trente... d'accord... ai-je dit d'un ton piteux.

Et je suis partie en ayant une conscience aiguë de ma bêtise, de ma mocheté et de la vétusté de mon manteau vert.

Par la suite je compris que j'avais séduit le chef de fabrication pendant cet entretien. Il périssait d'ennui dans un milieu de travail très con. Il me confia peu après que dès qu'il m'avait vue il avait tremblé qu'on ne m'embauche pas : une fille si plaisante, intelligente, avec une telle classe ! J'écoutais tout ça, stupéfaite. Etait-ce moi dont on parlait ?



Paris était décidément un drôle d'endroit. Que savait-on de moi pour décider que j'avais de la classe etc... ?

La dure vie du travail s'enclencha. Levée à six heures je quittais l'immeuble de la rue Amiral de Joinville à sept heures et quart. Une bonne heure de trajet à pieds et à métro, et je commençais juste à être bien réveillée quand j'arrivais au bureau. Monsieur Vives exigeait que les employés aient enlevé leur manteau quand la sonnerie de la mise au travail se déclenchait.

Au fond de moi je détestais l'idée d'avoir perdu ma liberté, le sentiment d'appartenir à une volonté étrangère... Mais je n'approfondissais pas tout ça, je me faisais une raison.

L'ambiance du service de fabrication était sympathique. Le chef de fabrication, Jean-Marie Lavissière, se révéla tout de suite de bonne compagnie. Pas très grand, pas très costaud, de visage il ressemblait assez à l'acteur Marcello Mastroianni. Mais en ce temps-là Mastroianni n'était pas encore sur les écrans, je le signale simplement pour que le lecteur l'imagine aisément.

Le premier soir il manifesta un semblant d'attrait physique pour moi en m'aidant à enfiler mon manteau (le vilain manteau vert) mais mon fameux regard l'empêcha de commettre un impair. Nous avons toujours été de très bons camarades. Marié, père de famille, breton et catholique pratiquant, il étouffait un peu dans une vie programmée beaucoup trop tôt. Une charmante secrétaire était une aubaine. Celle qui m'avait précédée (et qui était partie atteinte de tuberculose) jouait très certainement d'autres jeux que moi entre la machine à écrire et les séances de mise en page. Mais j'étais ainsi : un homme marié, si charmant fût-il, était un homme marié, il ne fallait pas le détourner du droit chemin. Pensez ce que vous voudrez. J'ai travaillé huit heures par jour pendant trois ans aux côtés de ce garçon plaisant que je sentais souvent sous pression. Je me répétais "il est marié" et tout restait en paix. Pour conclure, quand nous nous sommes définitivement quittés juste avant mon mariage, Jean-Marie L. m'a remerciée : j'avais créé entre lui et moi une relation magnifique, il ne l'oublierait jamais.

Pauvre garçon de vingt six ans, avec une femme, avec trois enfants et un quatrième en route, travaillant dans un milieu anticlérical, rentrant chez lui, allant alors à la paroisse pondre des tracts pour défendre les écoles catholiques !

Il avait un chapelet dans sa poche, je l'ai vu un jour où il cherchait nerveusement son mouchoir... Tant de contradictions dans une vie m'inspirait de la pitié. Je ne fus pas étonnée quand il tomba malade et resta plusieurs semaines absent : une jaunisse !

J'entrai donc dans la vraie vie parisienne, celle des employés qui pratiquent "métro boulot dodo". Une heure de trajet le matin, une heure le soir ; je quittais la rue Amiral de Joinville à la nuit, et la retrouvais à la nuit. Dix minutes à pied pour atteindre le métro Sablons au départ, dix minutes à la sortie du métro pour rejoindre la bout de la rue d'Assas (longeant alors le jardin du Luxembourg dont j'admirais les paisibles légumes derrière la grille). A huit heures trente la sonnerie de la mise en route du travail devait nous trouver sans manteau, assis à nos bureaux, c'était une des nombreuses exigences du père Vives. Entre midi et deux heures nous avions une pause beaucoup trop longue, pour huit heures de travail quotidien. Mais cela permettait d'errer au bistrot, de fréquenter vraiment les personnes avec qui on travaillait. Ou encore d'aller faire des courses dans quelque grand magasin.

Epuisée, je rentrais à Neuilly en traînant les pieds et le cerveau vide. Je m'arrêtais au quatrième étage et prenais le petit plateau où Françoise avait mis mon repas (bol de soupe, jambon, yaourt). Je grimpais au sixième, mangeais en écoutant la radio, allumais mon poêle à pétrole, mettais l'eau à chauffer, exhumais le tub de sous le

lit et me lavais... Certains soirs je mangeais au quatrième avec les enfants Sautin, et je les gardais jusqu'à minuit pendant que leurs parents sortaient. Jacqueline, Sylvie et Jean-François dormaient dans une minuscule chambre au fond de l'appartement. Ils se souviennent encore aujourd'hui du feuilleton à épisodes que j'inventais pour eux. PEAU DE CHEVEU. Histoire d'une poupée en chiffons pleine de rebondissements. Jean-François qui avait alors trois ans pressait ses paupières avec ses doigts pour ne pas s'endormir... Je les adorais. Françoise avait un lave-linge, mes affaires étaient blanchies dans ce contrat familial sympa qui fonctionna toujours dans un climat d'affection.

Quand je comparais ma situation financière à celle de mes camarades de travail j'étais privilégiée. Ma paye n'était pas entamée par mon loyer elle assurait mes frais quotidiens : sorties, restaurant, etc... Quand le stage fut terminé mon salaire, âprement négocié par J.M.L., fut fixé à vingt mille anciens francs (200 NF) ce qui faisait quarante francs (nouveaux) de plus que le fameux "minimum vital". Il grimpa petit à petit et quand je quittai la maison SUDEL pour épouser Francis je gagnai trente cinq mille anciens, francs par mois, ce qui était un joli salaire pour une secrétaire d'édition .

Le travail ?

Il me plut tout de suite, j'adore les livres physiquement, en fabriquer était un plaisir. Bien sûr il y avait le secrétariat, mais JML utilisa très tôt mes vraies compétences. Il ne dictait pas les lettres, il se contentait de m'en donner les éléments, jugeant que je rédigeais bien. Ensuite je tenais à jour les fiches de stocks et les dossiers de fabrication, un peu fastidieux mais...

J'apprenais l'art de la mise en page, et ça ça me plaisait follement. SUDEL publiait des livres de classe pour les écoles primaires. Nous fabriquions une géographie pour le CM2, et, oubliant mon horreur de la géographie, je me régalais ! Il y avait surtout la documentation photographique, j'en eus très vite la responsabilité. C'était très chouette. Plan de Paris en poche je partais à la conquête des Agences Photos (Keystone et autres). Je cherchais des images (barrages, pommiers russes, et j'en oublie). Il fallait ensuite disposer ces illustrations de façon harmonieuse, calculer le coefficient de réduction, tout cela demandait une attention minutieuse, du goût et un peu de créativité. JML était intelligent, il utilisait mes compétences (chacun les siennes ! disait-il). Il me demandait souvent de dessiner des projets de couverture, se chargeant des calculs compliqués de poids de papier ou de prix de revient. Nous nous entendions à merveille. Il nous arrivait de passer des heures et des heures chacun assis à son bureau, on parlait, on discutait, on se racontait même des souvenirs d'enfance !

C'était un homme sympa, bon père et probablement bon mari. Il aimait sa femme. Ils avaient perdu un bébé de la mort subite du nourrisson il m'en parlait souvent. Peu après mon arrivée à SUDEL ils mirent en route un nouveau bébé (qui assista plus tard à ma messe de mariage).

Je travaillais, je m'en sortais plutôt bien. Au début quelques naïvetés délectables. Amusons un peu Cécile avec ça.

Je travaillais depuis un mois ou deux. Ce jour là j'étais seule dans le service quand un monsieur très distingué est entré. Il m'a dit qu'il venait s'informer sur les droits d'auteur de Nathalie Parain qui devait publier un recueil de contes pour enfants chez SUDEL. Je fus incapable de lui fournir le moindre renseignement et m'en tirai courtoisement. Il s'en alla donc. JML revint un peu plus tard. Je lui dis que le notaire était venu... pour Nathalie Parain...

- Un notaire ? Quel notaire ?

- Je ne sais pas...

- Vous ne lui avez pas demandé son nom ?

Horri  e à l'idée que j'aurais pu commettre une telle impolitesse je fis signe que non.

- Comment savez-vous alors que c'était un notaire ?

- Il en avait l'air, ai-je répondu piteusement.

JML fut pris du fou rire, il en pleurait de rire, il se tordait. Il m'expliqua ensuite que dans le travail la "bonne éducation bourgeoise" n'avait pas cours. On ne devait jamais se baser sur les apparences. La première chose à faire quand un inconnu se présentait c'était justement de lui demander son identité, avant même de s'informer du but de sa visite.

Par la suite il s'avéra que mon fameux notaire était un écrivain connu : Brice Parain ( poux de Nathalie Parain).

SUDEL occupait tout un petit immeuble (de deux étages, je crois). Au rez-de-chaussée c'était l'enfer : le service des colis et des livraisons. Plusieurs femmes en blouses grises emballaient des livres du matin au soir. Le chauffeur régnait sur le troupeau. Il avait du bagout. Il était communiste. Je l'aimais bien. On blaguait quand on se rencontrait. Je sus plus tard par mon amie Gilberte que j'étais un sujet de plaisanterie permanent dans cet enfer. Quand j'apparaissais puis disparaissais pour quelque affaire de colis les femmes (et le chauffeur) se déchaînaient.

La question était : "mademoiselle Ribaucour a-t-elle vu le loup ?" Il y avait les pour il y avait les contres. Ils rigolaient .

Au premier étage se tenait à droite la comptabilité, à gauche le service de communication. Entre les deux, au fond, le bureau du tyran. (et l'œil du patron était partout).

C'était le règne des Francs-maçons. Gilberte, qui n'avait aucun diplôme, avait un poste à la comptabilité car son père était instituteur mais aussi trois étoiles. Elle était brune, vive, intelligente et contestataire, elle venait souvent dans mon service. Très vite nous avons été amies.. Nous le sommes restées.

JML avait ses bureaux au deuxième étage : deux pièces mal éclairées par de minuscules fenêtres, on allumait les lampes pour travailler. Cadre de vie un peu sinistre, il faut le reconnaître. Mon frère vint un jour voir tout ça, lors d'un passage à Paris, il trouva mon bureau très moche et s'inquiéta d'un travail fait sous une lampe ! J'allais abîmer ma vue ! etc...

Une nouvelle secrétaire fut embauchée au service de communication. Une grande blonde à l'œil bleu lapis-lazuli, nantie d'une lourde poitrine et de mollets maigrichons. Toutefois elle était belle. Elle avait du chic . (L'année suivante au cours d'un vernissage Artemoff dans une galerie parisienne où je l'avais amenée, ce physique étrange devait fasciner Artemoff et un de ses amis peintres : " je coupe tête et je jette le reste" disait Georges tandis que son copain jetait la tête et conservait les gros seins et les mollets  tiques).

Je fis très vite la connaissance de Lise L vitsky, la nouvelle secrétaire. Une grève de boulanger nous rapprocha. Elle ne pouvait acheter le petit pain qui lui servait de repas à midi. Je l'invitais   déjeuner CHEZ ROSALIE, un resto pas cher rue Campagne Première. Un endroit chouette très Montparnasse, beaucoup d'artistes peintres avaient payé leurs repas en accrochant une toile au mur. Ma mère m'avait fait jurer de ne jamais sauter un repas, j'ob issais. J'allais là tous les midis, seule ou avec une copine un peu affamée... on mangeait des hamburgers (délicieux) c'est ce qui coûtait le moins cher. Le patron m'aimait bien. Il m'a appris à connaître les fromages et   les

aimer. Il m'avait baptisée "madame la directrice" à cause du petit pensionnat de filles que je traînais plus ou moins avec moi.

Lise m'observa et me dit quelques banalités du genre "vous êtes une fille du soleil", et puis elle me parla de sa vie. Elle vivait à Longjumeau (je crois) avec un certain Lucien qui était éducateur dans un orphelinat. Un orphelinat juif (je le découvris des décennies plus tard dans une biographie). Lucien Gainsbourg était juif, on était en 1952 il avait trouvé un gîte là.

Lise avait roulé sa bosse. Elle avait mon âge, mais elle avait "vu le loup" très tôt je pense. Elle avait roulé sa bosse dans les Caves de Saint-Germain des Prés. Elle prétendait connaître des tas de gens célèbres : César, Juliette Gréco... Elle vivait avec Lucien, d'accord, mais elle aimait un certain Philippe qui ne voulait pas d'elle.

J'ai fait la connaissance de Lucien Gainsbourg plus tard et par hasard : jeune garçon imberbe et timide, enfoui dans un duffle-coat marron.

Lise était intelligente, un peu superficielle, elle parlait beaucoup. Nous faisons tous les jours notre pause de midi à la Closerie des Lilas. Gilberte se joignait souvent à nous. Venait aussi une fille que j'avais connue rue du Cherche Midi, étudiante en philo, très brillante mais complètement fauchée : Françoise. Elle vivait de petits boulots. Je lui en avais procuré un (grâce à ma cousine Philo qui était prof à la chambre syndicale de la couture) : Françoise posait pour les cours de croquis de mode, elle mettait une petite soucoupe à côté d'elle et gagnait ainsi de quoi manger. Elle était très belle, avait du chic et beaucoup d'esprit. Lise et Françoise se plaisaient. Espérant me choquer elles avaient mis au point un numéro de lesbiennes plutôt idiot : elles se contorsionnaient avec de grands effets de cheveux et de voix. Tout ça sous l'œil blasé du barman de la Closerie. Barman très beau que nous avons baptisé Pépito (à cause de la chanson "fais-toi aider par Pépito").

Un lundi Lise nous annonça que le samedi précédent elle avait épousé Lucien à la mairie de Longjumeau. Elle exhiba une alliance et prit des airs langoureux. On aurait presque parlé de layette ! Elle exigeait qu'on l'appelle madame Gainsbourg, surtout, surtout dans les bureaux de la maison SUDEL ! Lucien, qui couchait avec la lingère de l'orphelinat, rêvait de devenir peintre, en attendant il était musicien, l'été il partait en tournée avec des groupes et se faisait ainsi un peu d'argent.

Lise et Françoise se moquaient de ma "vertu" (je traînais avec moi un amour impossible et trouvais absolument horrible l'amour sans l'amour). Les deux gouines n'arrêtaient pas de rire de moi. Gilberte écoutait, ne disait rien. Un jour elle décida que "trop c'est trop". "Moi aussi je suis vierge" jeta-t-elle au visage de nos deux folingues, "viens, on s'en va". Nous sommes parties. Une fois installées dans un autre bistrot j'ai demandé à Gilberte, si souvent rossée par son père quand elle s'échappait la nuit : " tu es vraiment vierge ?

- Je n'en sais rien, m'a-t-elle répondu.  
Nous avons éclaté de rire.

Gilberte était amoureuse d'un prêtre espagnol, elle traversait une période d'austérité et rêvait que je lui fasse le catéchisme (je refusai énergiquement). Elle s'enlaidissait pour se punir de ses fredaines passées, allant jusqu'à porter un vieux pantalon déformé alors que le port du pantalon était interdit sur les lieux de travail pour les femmes. Elle s'intéressait à mes peines de cœur. Avait décidé que, je n'avais pas les seins assez gros. Tous les matins, quand Vivès l'envoyait à la boulangerie pour lui acheter son pain, elle achetait un croissant et me l'apportait ostensiblement ce qui déclenchait nos fou rires. JML était intrigué. Il ne sut jamais que ce croissant quotidien

était censé me procurer une poitrine capable d'émouvoir un jeune professeur méridional candidat à l'agrégation de lettres...

A Revel, avouer qu'on écrivait un livre, dès nouvelles ou de la poésie était absolument impensable. La honte ! On aurait été regardé comme un monstre.

A Paris, tout le monde écrivait . Chacun racontait ses aventures de plume sans aucune pudeur. Cela me fascinait. Oui, Paris était un monde neuf, un monde beau, tout était possible et on ne se moquait de personne...

*J'aimais ça". Jusqu'au jour où la secrétaire de monsieur Vives, (une idiote patentée) me dit qu'elle écrivait un roman. Elle m'en raconta de longs passages (certains assez scabreux) ; elle en parlait si bêtement que je me suis sentie une envie effroyable de la gifler.*

Si des gens comme madame G écrivaient des romans eh bien, j'en faisais solennelle promesse, moi je n'écrirai plus !

Or un des grands charmes de la vie à Paris c'est d'aller au bistrot, de s'y installer et de passer le temps en observant les gens. J'avais lu que beaucoup d'écrivains parisiens écrivaient leurs livres dans des cafés. Je m'étais décidée à en faire autant. J'entamai un petit roman pour enfant, n'importe quoi, m'achetai un porte document en cuir avec une fermeture à glissière et y insérai mes brouillons. Je choisis un jour de la semaine, je ne sais plus lequel. Ce jour là j'abandonnais mes copines. Je me rendais dans un petit bistrot de la rue Delambre où j'avais repéré une salle au premier étage où des gens travaillaient. Le silence était parfait. Je choisis ma table, commandais un café, étais mes papiers et me mettais au travail. J'avais le sentiment grisant d'être enfin un véritable écrivain. Mais hélas j'écrivais absolument n'importe quoi. Cela ne dura pas.

Au café, on vivait. On buvait une bière en fumant une gauloise et le mélange était divin.

Gilberte me fit un jour partager un jeu pervers de bistrot qu'elle pratiquait avec une copine. Je l'accompagnai une fois, "pour voir". Elles allaient tous les jours dans le même café. Elles avaient repéré un petit jeune homme à l'air naïf qui venait lui aussi tous les jours. Elles prenaient place à petite distance de lui et ne le quittaient plus des yeux, le fixant l'une et l'autre avec une insistance incroyable. Il finissait par s'en aller. Elles avaient gagné ! Et le lendemain elles recommençaient. Moi, je les ai engueulées. Elles torturaient ce pauvre garçon, non ? Elles m'ont répondu que si ce petit con revenait c'est qu'il aimait son supplice. Elles avaient probablement raison.

*La vraie vie se situait hors de la boîte, mais il y avait quand même le travail où tout n'était pas corvées. Une fois oubliées les heures de corrections d'épreuves, surtout la relecture d'une arithmétique avec des dizaines et des dizaines de pages d'énoncés de problèmes où il fallait trouver les coquilles et surtout ne jamais tenter de résoudre les histoires de trains ou de robinets, il y avait les "sauts chez l'imprimeur" pour vérifications sur place... J'adorais les ateliers d'imprimerie. Nous travaillions beaucoup avec des coopératives. L'EMANCIPATRICE, ah ! L'EMANCIPATRICE. Quels bons moments passés là avec ces militants de gauche. Petite imprimerie située à La Motte-Piquet, le patron (ou plutôt le responsable), face rouge et lunettes rondes, m'expliquait toujours le fonctionnement du travail. La composition me fascinait, sur monotype et sur linotype... les caractères fondus et rangés dans leurs petits casiers... Je découvrais la beauté de ce métier , il m'en est resté un préjugé : les imprimeurs étaient tous des ouvriers cultivés et sympathiques, des gens à part. J'allais aussi dans une coopérative à Villeneuve St Georges, dont j'ai oublié le nom. JML m'y envoyait chaque fois que c'était faisable car c'était tout près de Yerres et j'en profitais pour aller prendre mon repas de midi à La Grange au Bois avec ma mère. Mais le père Vives surveillait âprement mes*

*déplacements, soupçonnant que je profitais de mes sorties pour lui voler du temps de mon travail... Par exemple il refusait de me donner la liberté d'aller le matin de bonne heure dans une grande imprimerie située dans une banlieue proche de Neuilly. Et si je m'étais levée un quart d'heure plus tard ? Non ? Mais ! Il tolérait que je fasse ce genre de course en fin d'après-midi, n'exigeant pas que je revienne pointer à SUDDEL à la sonnerie de dix-huit heures trente. A Nanterre je pouvais voir d'énormes rotatives fonctionner dans d'immenses hangars, offset, héliogravure, tout cela me devenait familier.....:*

C'était une vie laborieuse, un peu une vie d'esclave, j'étais à Paris mais je ne connaissais pas Paris. Je circulais sous terre, et une fois jaillie du métro je fonçais à toute allure vers quelque endroit défini. N'ayant aucun sens de l'orientation j'en étais venue à prendre la direction opposée à celle que mon instinct me dictait, systématiquement. Il fallait bien en rire, non ? Mais je ne me suis jamais vraiment perdue et me débrouillais assez bien.

Je décidai d'avoir "une vie de l'esprit" en dehors de grand abrutisseur de mon gagne-pain. J'assistai donc un soir à une conférence qui se donnait au Cercle de la Librairie, sur je ne sais quel sujet. L'horaire convenait, ce qui était l'essentiel. Je me suis endormie au milieu de ce palabre (prenant à jamais en grippe les conférences et les discours ex cathedra). Je préférais le cinéma. Je me débrouillai pour voir tous les bons films qui sortaient, Paris est le paradis du cinéma. Très vite je m'étais habituée à aller au cinéma toute seule (un acquis important, j'ai continué volontiers à le faire chaque fois qu'un film me tente). Je n'allais pas dans les salles des CHAMPS ELYSEES où une fille seule se faisait pincer les fesses. J'attendais que le film convoité passe dans mon quartier. Mon métro du soir me déposait à Neuilly vers sept heures, horaire de l'avant-dernière séance. Il y avait deux ou trois bons cinémas près du métro, je bondissais pour attraper mon film et mangeais vers dix heures en rentrant chez moi.

Une vie de l'esprit ? Peut-être. Mais une vie sociale ?

Les anciens élèves du Cercle de la Librairie avaient fondé une association. Pourquoi pas ? Je m'inscrivis.

Je n'ai jamais été fanatique de vie sociale, préférant les contacts nés de la sympathie, mais les lesbiennes de la Closerie des lilas me barbaient un peu à la longue. J'assistai donc à quelques réunions de la fameuse association.. Des gens plutôt quelconques, mais enfin c'était un autre univers que celui du boulot. Il y eut quelques "visites touristiques organisées" le samedi après-midi (la Mosquée de Paris, Port Royal) et même un apéritif dansant ! Je participai, sans fol enthousiasme, juste pour ne pas oublier que j'existais. Je fis une touche. Eh ! oui... Un immense type (1m 90) se montra très empressé. Il s'appelait Maurice, dans ma tête il devint "le grand MOMO"... Nous nous sommes rencontrés en dehors de l'association, au cinéma deux ou trois fois et une fois au concert. Il vint même un soir chez moi, dans ma petite chambre de Neuilly, mais je m'aperçus que ça lui donnait des idées... Il était brave, plutôt sympa, mais pas séduisant. Il vivait avec sa mère qui avait une petite boutique de journaux. Il travaillait chez un éditeur (dont j'ai oublié le nom). Il tarabusta son patron pour que celui-ci m'embauche : SUDEL, estimait-il, n'était pas du tout ce qui convenait à ma personnalité. Pour faire plaisir au grand MOMO je me présentai le jour dit chez son patron. Un arménien gros et blafard qui lorgna beaucoup mes jambes et vanta les dons de Maurice à dégouter des jeunes femmes charmantes. Il me proposa mollement un poste de secrétaire, mais sans être déclarée à la Sécu. L'absence de Sécu et le succès de mes mollets m'incitèrent à ne pas donner suite.

La fameuse association des anciens élèves poursuivait ses activités. Ils avaient décidé de fonder un journal. Tout était organisé par un type un peu agaçant que Colette et moi avions repéré l'année où nous suivions les cours. Ce garçon écrivait son nom partout, disant qu'un nom était fait pour être connu (hélas, j'ai oublié ce nom !). Jean Grassin ? Quelque chose comme ça. Un nom qui dans le temps faisait croire qu'il était écrivain et célèbre alors qu'il n'écrivait pas ! Il assumait donc le fameux journal des anciens élèves ". Demandait de l'aide pour écrire les adresses des abonnés pour l'envoi. Je me rendis un soir chez lui pour participer à cette corvée, persuadée que toute la bande serait là. Hélas, l'homme célèbre était seul. Il vivait dans un garage sinistre qu'il avait aménagé de façon très sommaire. Pas très rassurée j'ai commencé à recopier des adresses, et ce pendant une heure ! Je ne pensais plus qu'à ficher le camp, le séducteur commençait à être oppressé, ça puait l'arnaque. Soudain on a entendu la pétarade du scooter du grand MOMO. J'étais sauvée. Le grand MOMO m'a engueulé gentiment de m'être ainsi fourvoyée dans ce guet-apens (l'homme célèbre aimait beaucoup les filles, tout le monde le savait). Onze heures du soir et demain matin le boulot ! Je me suis retrouvée sur le scooter du grand MOMO et j'ai été rapatriée dare-dare par mon admirateur qui était aussi un gentleman.

Il m'invita un soir au restaurant. Me demanda si je voulais l'épouser. M'avoua qu'il était divorcé (et je constatai alors qu'il avait une tête de mari cocu). Je lui dis la vérité : je ne voulais pas me marier. Nous sommes restés bons copains. Il me promena encore deux ou trois fois sur son scooter avant que nous nous perdions tout à fait de vue. Je me souviens que nous étions tous les deux au cinéma, en mars, le soir où l'on apprit la mort de Staline. Le grand MOMO jubilait comme un gosse.

Quand je disais que je ne voulais pas me marier j'étais sincère. Mon cœur était pris, mais sans espoir de réciproque. De temps en temps une éclaircie, et puis tout capotait. La rupture définitive se situe en 1952. Explication douloureuse et nocturne tous deux contemplant la Seine après avoir vu le film FANFAN LA TULIPE. J'étais victime de mon caractère entier et passionné, victime d'un regard très intelligent posé sur ce que j'écrivais, victime de mon innocence physique.

Sous l'œil narquois de Lise et de Françoise, à la Closerie des lilas j'étais toujours la même. Le temps passait. Ah ! oui... je serais bien partie pour Rio de Janeiro sans bague au doigt si la proposition m'en avait été faite de façon ponctuelle par l'ambitieux qui ratait chaque année son concours d'agrégation de lettres.

Afin de vivre mieux j'envisageai alors de changer de maison d'édition. Les géographies, les arithmétiques et le fameux "carnet d'orthographe" manquaient vraiment d'attrait.

Toutefois j'avais un boulot stable, bien rémunéré et, chose rare dans l'édition à cette époque là, tous les avantages sociaux scrupuleusement attribués.,

Lise avait quitté la rue d'Assas, elle travaillait pour un journal d'enfants qui dépendait de SUDEL mais se situait ailleurs (où ? j'ai oublié). Gilberte était partie en Angleterre pour travailler comme aide soignante dans un hôpital psychiatrique. Et moi j'étais toujours là, sous la férule de JML, agrandissant mes dossiers d'agents photographes, tapant mon courrier nez au mur et vérifiant mes fiches de stocks. Madame Courant veillait sur moi. Elle continuait à me proposer tout ce qui s'avérait valable.

C'est ainsi que j'ai failli entrer aux éditions du SEUIL ! Eh ! oui... Le patron me reçut un soir à sept heures. Je lui plus, je crois. L'idée que j'allais publier un livre pour enfants chez GAUTIER LANGUEREAU jouait en ma faveur. J'étais présumée bonne rédactrice. Tout s'annonçait bien, mais ce dont ce monsieur avait besoin c'était d'une secrétaire de fabrication. Bien sûr je faisais ce métier depuis trois ans mais il préférerait

vérifier mes capacités. Alors commença le cauchemar ! Il me posa des problèmes simples et clairs : calcul du poids de papier pour un tirage de tant de pages à tel format, calcul du prix de revient de ce tirage, calcul du prix de vente... Et moi... je repassai mon baccalauréat !...Je perdais la tête... suais à grosses gouttes... m'embrouillais... faisais mes calculs en dépit du bon sens... les déchirais... les roulais en boule... remplissais nerveusement la corbeille à papiers... L'éditeur se montra humain. Il quitta la pièce, supposant que sa présence me perturbait... Hélas... je m'enfermai davantage... Quand je quittai la rue Jacob j'étais sûre de n'être pas embauchée malgré la courtoisie et la gentillesse du patron. Non, je n'entrerai pas dans cette maison prestigieuse !

Bien entendu la réponse fut négative. Une fois de plus j'étais victime de mon hyperémotivité, de mon incapacité à franchir une épreuve alors que je disposais des compétences requises, je repassais mon bac ! ! ! Je continuai donc à piétiner chez les instituteurs. Je fus toutefois convoquée quelques temps après dans une maison d'édition d'un tout autre genre : LE JARDIN DES MODES. Revue très chic, assez luxueuse. La personne qui m'accueillit était sympathique, elle bavarda longuement avec moi. Elle refusa de m'embaucher "parce qu'elle ne voulait pas me débaucher". Je possédais un boulot stable, celui qui m'était proposé ne l'était pas, je risquais d'être mise à la porte sous n'importe quel prétexte, ainsi fonctionnait cette maison où mannequins et clichés de mode défilaient au caprice des jours. Je restai donc nez au mur, remplissant mes fiches de stocks, tapant mon courrier et disposant des photographies en harmonies de pages.

La première partie du GROS PUCK avait paru en feuilleton dans LA SEMAINE DE SUZETÏE. Cela déplaisait fortement à monsieur Vives qui depuis mon entrée à SUDEL cherchait le défaut de ma cuirasse, je n'étais pas assez laïque à son goût. Anticlérical, il me soupçonnait de religiosité. Il me convoqua un jour pour me demander mon point de vue sur un poème de Baudelaire qui allait paraître dans un de nos recueils scolaires intitulé TRESOR DE LA POESIE FRANÇAISE. Il me fit lire le poème à haute voix :

"Voici venir le temps où vibrant sur sa tige..."

et ricana. Je savais bien entendu ce qu'était un "encensoir", n'est-ce pas ? J'acquiesçai. Qu'est-ce que je pensais d'un tel poème ? Je m'en tirai bien. Je fis une réponse prudente et objective, il ne put me taxer d'être calotine.

Tout cela était de plus en plus étouffant. Une épouvantable histoire de lettres anonymes se déclencha ensuite dans la maison SUDEL. Affaire invraisemblable ! Grâce au ciel j'étais sur le point de m'en aller, je faisais mon "préavis" avant de quitter Paris, mon mariage était fixé pour la fin novembre. Toutes les liaisons sexuelles entre les employés de la maison SUDEL étaient révélées, on recevait des lettres non signées signalant les rencontres, les dates, les adresses d'hôtel, etc... On apprit qu'il existait un fichier sur tout ça dans le bureau du patron. Quelqu'un avait accès à ce fichier.

- On va nous accuser de coucher ensemble, me dit JML sombrement.

- Absolument pas, répondis-je. Ces lettres ne disent que ce qui est vrai.

Une enquête s'enclencha. On interrogea le personnel. Les secrétaires durent fournir une frappe sur leur machine à écrire, pour expertises. Vives s'en prit à Lise, qu'il n'aimait pas. Il se montra grossier. Lucien se présenta au bureau du patron. Il le gifla. C'est un des meilleurs souvenirs que je garde du célèbre Serge Gainsbourg (avec quelques repas et séances de piano rue Saint Jacques).

A propos de ces lettres anonymes j'avais ma petite idée. Je soupçonnai (à juste titre) la secrétaire du patron, celle qui écrivait des romans obscènes. Vives était sur le point de prendre sa retraite, de ce fait elle était remerciée et devait quitter la boîte en même temps que le patron. Je testai ma coupable :



- C'est quelqu'un d'idiot, lui dis-je un jour où elle parlait de cette affaire avec moi.

- Idiot ? Pourquoi ? s'écria-t-elle d'un air vexé.

- Parce que l'auteur de ces lettres anonymes ne sait pas que s'il se fait prendre il fera de la prison !

Elle est devenue toute pâle. J'ai quitté SUDEL avant que tout ça soit éclairci et ne me suis pas préoccupée de savoir la suite.

Après ce mois de préavis je me suis réfugiée à la Grange au Bois pour préparer mon mariage. A Neuilly je venais juste d'obtenir un petit studio sur le palier de ma chambre de bonne, mais je ne l'occupais qu'avec mes malles. Je n'étais pas destinée à la vie parisienne, je ne l'ai jamais regretté.

J'ai quitté définitivement Paris en avion le surlendemain de mon mariage, le 26 novembre 1953. Toute la famille était venue nous embrasser à Orly, et puis elle était repartie... Mais le brouillard était si dense que le décollage s'avérait impossible. Les passagers furent donc dirigés vers le restaurant de l'aéroport . A deux heures la météo s'améliora. Nous sommes montés dans un gros Bréguet deux ponts à hélices, et nous sommes assis à nos places près du hublot. C'était la première fois que je prenais l'avion, je n'étais pas rassurée. Tout vibrait, le bruit des moteurs était impressionnant. Nous avons démarré, les moteurs prenaient de plus en plus de puissance et on comprenait enfin, on sentait qu'on avait quitté le sol. Par la fenêtre la masse grisâtre des nuages dissimulait la terre que nous quitions. Et soudain... nous avons transpercé les nuages le soleil a resplendi sur une masse cotonneuse et blanche...

Nous étions au ciel et Paris s'éloignait

janvier 2005

1999

## ADIEU AU SIECLE

Au moment où le paquebot s'éloigne du quai le voyageur acquiert peu à peu une vision d'ensemble de ce qui lentement devient un paysage. S'agit-il d'un chromo ? Ou d'une œuvre intime et personnelle ?

ESMERALDA ferait pencher la balance vers l'œuvre d'un peintre du dimanche : certains endroits offriront un flou pâteux, car ici l'artiste a rêvé. Il a pensé à autre chose. Ou mieux encore il s'est détourné de la vie par paresse.

A combien de siècles faudrait-il dire adieu ? Les rêves nous en proposent des centaines. Chacun se débrouillera à sa façon. Les scolaires fourbiront des copies du réel, les rêveurs peindront des arbres et des ruisseaux, ou encore la mer, ou encore un ciel enfin conquis par des vaisseaux pointus. Mais tout compte fait un siècle n'est qu'un concept d'intellectuel, et la vie lui échappe.

Il y a cinq ou six ans, par effet de pure coquetterie, je projetais de mourir entre la Noël et le jour de l'An 1999... La date approche, et bien entendu la plaisanterie devient trop grinçante. Je me tais.

J'avais déjà joué avec ça. C'était en 1941, je crois. Pour faire peur à Renée, chaque matin de classe je m'asseyais à côté d'elle en annonçant d'une voix sépulcrale « je mourrai le 1er août, je le sais... »

Dès les grandes vacances j'oubliai ma sinistre plaisanterie. Et voilà que le 31 juillet au soir je suis prise d'une violente fièvre. Nous étions à L'Encastre. On appela le docteur Ricalens (père de Renée). Il diagnostiqua une hépatite (on disait alors une "jaunisse"). Ni Renée, ni moi, (chacune de notre côté) n'osons confier à qui que ce soit ma fameuse prophétie. Mais elle nous est revenue aussitôt à l'esprit. Quelle frousse !

La mort est la grande affaire de l'existence, et cependant on existe comme si elle n'existait pas.

La mort est une échéance inéluctable, mais nous avons tendance à être mauvais payeurs, à reculer toujours l'échéance.

Mort ? Vie ? Réalité ? Création ? Peut-on faire le bilan d'une existence qui n'a pas réellement existé ? Très jeune j'ai frôlé la mort. Et quand cet instant fut passé, quelque chose en moi était profondément changé. Mon rapport avec la réalité s'était modifié. Je n'ai cessé, depuis, de douter de ma propre existence. Cela frisait parfois la névrose. Vers l'âge de treize ou quatorze ans, il me fallait beaucoup de courage pour me supporter moi-même. Est-ce que je vivais ? Est-ce que je rêvais ?

J'ai fini par établir un compromis, car je suis étrangement douée pour le bonheur. Il me reste de ces affres suantes de la puberté un manque de considération extraordinaire pour l'importance de ma vie. Ma vie a-t-elle été une vraie vie ou un rêve ? Je m'en fiche. En tout cas, je suis formelle : c'est une vie sans intérêt pour autrui. Aucun biographe n'y trouverait pitance.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce fut une vie très bonne. Où les joies ont été nombreuses, et je veux parler des joies vraies, celles qui donnent (justement) un sens à

l'existence. J'ai toujours été aimée plus que je ne méritais de l'être et j'ai accompli le parcours de la femme (celui qui était proposé aux filles de ma génération) avec le bonheur à la clef. Tout ceci sans aucun compromis.

Je ne croyais pas en moi mais on m'a poussée à donner ce que je pouvais donner, et ainsi accompagnée je l'ai fait.

J'ai écrit.

## L'ECRITURE

Elle est mon auréole personnelle, c'est indiscutable. Dès l'enfance je me suis vue en train d'écrire. Pourquoi ?

A cinq ans je ne savais pas tout à fait lire. Je ne connaissais que les lettres majuscules. Mais je faisais déjà des livres ! Coupant des feuillets dans du papier kraft, les cousant dans le pli du milieu, et traçant au hasard les lettres que je savais le mieux.

- Qu'as-tu fait là ? demanda maman.
- Un livre !
- Qu'est-ce que ça raconte ?
- La vie de Saint Joseph.

Cette dernière phrase reste pour moi un mystère. Peut-être avais-je alors une sympathie spéciale pour Joseph, le père de l'Enfant Jésus ? Mon enfance était prodigieusement sevrée de séduction paternelle. Ce dont je suis sûre c'est que les personnages de la religion entretenaient en moi un paysage imaginaire beaucoup plus vivant que les héros des contes de fées (qui ne me passionnaient pas). J'ai déjà évoqué cette HISTOIRE SAINTE, toute en images, avec de courtes légendes imprimées en caractères minuscules. Ce livre me hante encore. Je revois l'ange de Tobie, la chevelure d'Absalon et Samson ébranlant les piliers du temple des Philistins, comme si j'étais encore à plat ventre sur le tapis du salon de notre logement des Promenades.

Je me suis toujours vue "écrivain".

Mais quelque part en moi se tenait tapi un censeur effrayant qui me mettait en garde. Je DEVAIS écrire et je REFUSAIS d'écrire. Les choses ont duré ainsi pendant soixante-dix ans.

Bien entendu, j'ai écrit. Mais je me réjouis d'avoir eu ce terrible frein dans ma tête. Car j'aurais sans lui tant écrit, tant écrit pour ne rien dire...

J'ai eu, à dix ans, une période créative paisible et belle. Nous habitions alors Toulouse, rue des Potiers, et la maladie (qui n'en finissait plus) créait un climat merveilleux. Je n'allais plus en classe et passais mes journées dans la grande chambre que je partageais la nuit avec mes sœurs. Trois lits, une commode et, entre la cheminée et la penderie une petite table bureau avec une lampe. J'ai écrit sur cette table des poèmes dont je me souviens assez bien ("les petits cyprins" avec un dessin de poissons, "le feu" avec un dessin de flammes). Maman garda longtemps ces poèmes, mais après sa mort tous ces papiers ont été brûlés.

Ce qui compte le plus c'est le bonheur qui accompagnait ces écrits. Il y avait l'outil... ce stylo à encre... En 1935 les premiers Monoprix venaient d'ouvrir et on y trouvait des objets à dix francs, dont ces petits stylos de Bakélite, marbrés de noir et de rouge, de noir et de bleu, ou de noir et de brun. Avec plume en acier et petit levier de pompe en plein ventre. On remplissait le stylo directement dans l'encrier. On se mettait de l'encre plein les doigts. C'était sensuel et périlleux.

Les psy s'intéresseront peut-être à ma morphologie intérieure, mais je les défie de trouver une explication acceptable.

Je me suis toujours réfugiée avec délices dans un univers imaginaire, c'est vrai. Mais l'aventure n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Je ne vois en moi aucun délit de fuite. Dans ma tête gît un univers romanesque consolant, c'est vrai, et je m'y réfugie pour oublier les tracas de la vie. Mais c'est une pause gratuite, dans un endroit où rien n'est réel.

Par contre, j'ai besoin de la réalité. C'est d'elle que naît la création. Je ne confonds jamais le Romanesque et l'Imaginaire. Il y a les bons et les mauvais livres de la vie, et si j'ai rêvé parfois d'écrire des Harlequins pour gagner du fric je me sais tout à fait incapable d'écrire un Harlequin.

Il y avait cette certitude paisible : un jour, j'écrirai. Quand Georges et Jeanne m'encourageaient à peindre (j'avais vingt ans) je ne répondais pas. Je gardais mon secret : moi, je suis faite pour écrire.

J'écrirai...

Mais je n'écrivais pas. Je ne tenais pas de journal. Je ne composais pas de poèmes. Je vivais... J'étais bonne épistolière et me défoulais en "torchant des babillardes" à mes amis. J'écrirai. Projet indéfiniment remis.

Parfois j'achetais un cahier. Et j'entamais un roman qui allait en tous sens. J'écrivis ainsi "Avec Mara", une belle histoire de vierge naïve. A cette époque-là j'étais vierge et naïve et j'avais tout à fait conscience de mon état. Je considérais qu'on ne pouvait écrire que ce que l'on connaissait bien. Les "jeunes filles" des romans que je lisais alors me semblaient très superficielles (je n'avais pas encore lu Tolstoï). La naïveté perspicace de Mara, mon héroïne, était me semble-t-il encore aujourd'hui, plutôt réussie.

Mais un jour, j'ai brûlé "Avec Mara". Et puis j'ai envoyé quelques cendres du manuscrit, dans une enveloppe, à Roger (mon frère de plume de cette époque-là). Accompagnées d'une épitaphe : "ci-gît Mara". L'engueulade de Roger ne me donna aucun regret.

J'écrivais et je brûlais.

J'aimais brûler mes écrits, quand ils s'en allaient en cendres j'éprouvais un soulagement joyeux. C'était là un acte purificateur et définitif, la fin d'un tourment. Je suis tellement douée pour le bonheur.

Aujourd'hui, Francis veille sur le feu. Je ne suis plus tout à fait libre... mais quelques fois... en cachette...

## LA LECTURE

Comment se prendre au sérieux ?

Je poussais comme la mauvaise herbe, n'importe comment. Aucun "univers culturel" ne favorisait ma croissance. Le Collège ? Oui, le Collège, bien sûr. Notre maître Meyrignac, s'il nous enseignait bien le grec et le latin, nous maintenait en français dans le sillage de Jean Racine. Je n'éprouvais que du dégoût pour les tragédies classiques et la fameuse règle des trois unités. On se sentait en prison.

A la maison, nous lisions beaucoup, mais uniquement ce qu'on appelait les "bons livres", c'est-à-dire les livres moraux. Toutefois ma mère nous interdisait Delly, qui, disait-elle, donnait une idée fautive de la vie. Elle surveillait nos lectures. Epinglait les chapitres "scabreux" (mais pour moi elle ne mettait même pas d'épingle, elle me demandait de sauter le chapitre et j'obéissais scrupuleusement).

Pendant cette période de l'Occupation on ne trouvait pas de livres car le papier manquait. Il fallait se contenter des livres de la Bibliothèque Paroissiale, ou des rayonnages de mon grand-père. Gyp, Berthe Bernage, Agatha Christie... Ah ! si j'avais eu un père cultivé et si nous avions vécu avec ce père de rêve...

Certains écrivains se rengorgent sur leurs lectures de jeunesse. Christiane Baroche prétend avoir lu Platon à onze ans... Je n'en crois rien.

J'ai disposé d'un esprit enfantin. Un esprit qui s'est nourri de Comtesse de Ségur... Il n'a pas végété. Il a erré gracieusement, sans efforts. Habité d'images en couleurs et de sensations suprêmes... Et puis, en classe de philo, j'avais alors 18 ans, Jean Brun nous a ouvert les rayons de sa bibliothèque. En nous disant : "c'est la seule année de votre vie où on vous demande d'être intelligents". Dostoïevsky, Thomas Hardy, Proust, Tolstoï, Balzac, Zola... Quelle overdose ! Je n'ai jamais autant lu que cette année là. La lecture devenait enfin un acte grandiose.

C'est ainsi qu'à mon rythme je suis peu à peu devenue un lecteur autodidacte.

## LE CINEMA

Je suis née le 28 mai 1925. Le premier quart de ce siècle s'achevait donc. J'arrivais peu après le premier cataclysme : la guerre de 14. Mais cette guerre nous faisait cadeau d'un père affreusement perturbé, elle est donc intimement liée à ma vie.

Mes débuts m'apparaissent aujourd'hui comme au bout d'un long, d'un très long tunnel. Mais au bout de ce tunnel la réalité me semble plus réelle, plus consommable qu'en 1999. En ces temps-là on vivait à l'échelle humaine. Les progrès récents de l'informatique déréalisent ce qui nous entoure.

Pour se rendre d'un endroit à un autre on utilisait ses pieds, un point c'est tout. Les petites distances étaient donc beaucoup plus longues, comme l'a signalé Ivan Illich, ce qui permettait de rêver en chemin.

Le téléphone ? On l'ignorait. Je n'ai jamais usé d'un téléphone avant d'avoir vingt ans, et encore dans un bureau de Poste.

Mais j'ai toujours connu le cinéma ! Au début, le cinéma muet du Patronage de Revel (1930). Je l'ai assez bien décrit dans VIE ET MORT D'ANTOINE QUAYRIBUS HOMME FLOTTANT. Et puis ensuite, pendant nos années toulousaines, le cinéma parlant. Je me souviens d'avoir vu "La vie de Pasteur" et "La kermesse héroïque". Hélas, je n'ai vu aucun film de la série des Tarzan. Je devais me contenter des récits passionnés que m'en faisait Victoria, notre femme de ménage, le lundi matin.

Ma mère avait lu un article dans une revue de médecine où il était dit que le cinéma était très mauvais pour les enfants : il occasionnait des troubles de la vue parce que les images passaient trop vite, etc... Toutefois elle m'emmenait un peu au cinéma, avec regrets quelques fois : le personnage de Louis Jouvet dans la "Kermesse Héroïque" lui sembla vraiment immoral.

Quant à moi, je ne comprenais pas grand chose à ce que je voyais sur l'écran. J'illustrais magnifiquement les propos de l'auteur du fameux article dans la revue médicale. Tout passait tellement vite ! Je m'embrouillais ensuite dans mes reminiscences et mon frère et mes sœurs se fichaient de moi. Mais ma mauvaise vue qu'on n'avait pas encore détectée était peut-être la cause de mon imbécillité.

J'aimais passionnément le cinéma. Même si je ne comprenais pas tout, je me sentais alors emportée dans un monde qui m'était familier, celui du rêve. Avant d'entrer dans la salle, je suis d'angoisse au guichet à l'idée qu'il n'y aurait plus de places !

A douze ans j'ai vu "Carnet de bal" avec Marie Belle et Pierre Blanchar. Je suis sortie de là éblouie par le souvenir sirupeux de valse et de grands effets de jupes en corolles. Cinquante ans plus tard j'ai revu le film à la télévision : la scène de bal ne dure que quelques secondes. Un grand mirage s'éteignait peut-être... Mais cette disproportion dans le souvenir m'ouvrait des perspectives insondables sur l'intime devenir.

## LA TELEVISION

J'ai vu les premières images de télévision en 1937, à l'Exposition Universelle. Mon père nous fit visiter le Pavillon d'Allemagne où l'on pouvait voir sur un petit écran ce qui se passait dans une salle voisine (tout au moins c'est ce que j'ai pu comprendre).

Mais l'instinct prophétique du poète m'habitait. Bien avant le Pavillon d'Allemagne, quand j'avais six ans, déjà... Je me souviens d'un jeu exaltant. C'était en été, à L'Encastre. Chaque soir j'accomplissais un rite. Je déposais en secret un petit caillou sur le côté sud de la maison, au crépuscule. C'était un geste magique, je n'en parlais à personne. J'étais sûre qu'un jour le petit caillou se transformerait pour mon seul plaisir. Il deviendrait une boîte cubique pleine de petits personnages vivants qui danseraient et joueraient la comédie. Ce vœu n'a jamais été exaucé, mais ce que j'attendais alors, en rêve, c'était une sorte de télévision, j'en suis sûre.

Quand la télévision s'est répandue, dans les années cinquante, j'étais à Paris. Je la voyais dans des vitrines lumineuses, et me souviens des attroupements devant ces vitrines quand on diffusa le mariage de la princesse Elisabeth d'Angleterre... Dans la maison de retraite où vivaient alors mes parents il y avait une télé au rez-de-chaussée, mais nous n'éprouvions aucune curiosité pour cet engin, ma mère et moi.

Quand tout le monde, ou presque, eut un poste chez soi je n'en eus pas conscience. J'avais quitté la France et vivais à Tunis, où la crétinisation moderne avait deux ou trois décennies de retard. C'est donc à Marseille, deux fois l'an, chez les Mante, que nous jetions un œil sceptique sur le petit écran.

Les trois dernières années passées à Tunis (1975/76/77), après le départ de Benoît et de Jacques, Vincent et moi avons eu besoin d'une télévision, oh ! enfin. Les soirées en tête à tête étaient longues. Nous avons alors hérité du vieux poste des Guilloré. Mais il fallait attendre 22 h pour avoir un programme en français... Ce n'est donc qu'en 1978, à Montpellier, que nous sommes devenus de vrais téléspectateurs.

Etait-ce un bien ?

La télévision dévore nos cervelles. Elle nous met en état végétatif. La preuve est là : quand on se sent pris du mal de vivre, on ouvre la télé. Aussitôt, images et sons peuplent la pièce et nous abandonnons toute responsabilité. Nous vivons par procuration.

La télévision nous a accoutumés au pire : nous sommes capables de manger en contemplant des affamés squelettiques du Rwanda, nous allumons une cigarette pendant des bombardements et il nous arrive de péter pendant un discours présidentiel. Nous sommes saturés d'orgasmes, ils nous dégoûteraient presque de l'amour charnel par

profusion d'effets visuels et répétitifs. Fesses et seins besognent à la cadence du gémissement primal, et nous sommes tout à fait capables de dire à ce moment là à voix haute : "est-ce que j'ai bien fermé la porte du garage ?".

La banalisation du coït humain a certainement un bon côté. Il n'y a plus de mystère... Quand j'étais enfant j'ignorais tout ça. Dois-je le dire ? Je n'ai découvert le ventre des femmes enceintes qu'à l'âge de douze ans quand ma cousine Manette accoucha de sa fille Elisabeth. J'éprouvai alors une peur bizarre.

Mais bien entendu je raconte les souvenirs très spéciaux d'une enfant astigmatique perdue dans les nuages...

## LA RADIO

A Revel, en 1937, nous regroupions nos fauteuils, le soir, autour de la Radio qu'on appelait alors la T.S.F.. Haut poste de bois marqueté, d'allure vénérable, avec de gros boutons noirs qui permettaient de changer de station ou de régler le son.

Nous écoutions la TSF en tricotant car les filles ne devaient jamais rester oisives. L'activité manuelle décuplait je crois notre attention. Nous écoutions des concerts, des pièces de théâtre. Et puis des feuilletons radiophoniques dont on avait chaque soir un court épisode. C'est à cette époque là sans doute que j'ai acquis le goût du "son sans image". Les images que l'on forge soi-même sont tellement belles ! vertes ! évanescentes ! Oh ! le PARADIS DANGEREUX ! Quelle merveille ! chaque soir à sept heures ! C'était l'histoire d'une fille et d'un gars qui avaient échoué dans une île après avoir fait naufrage. La fille s'appelait Jeanne, ce qui me comblait de plaisir. Quand le garçon l'appelait : "Jeanne !...Jeanne !..." je m'envolais dans cette île. On entendait tout : les pas des acteurs, le ruissellement des cascades, les chutes de cailloux. Nous aimions ça. Il nous plaisait d'en commenter la perfection. Nous blaguions. Nous imaginions ces ateliers de bruitage... quelque acteur giflant l'eau dans un seau, par exemple, quand Jeanne marchait dans un torrent. Notre cervelle fonctionnait sans cesse, et pour une plaisanterie nous aurions vendu notre âme de petite fille.

Quand la guerre éclata, en septembre 1939, nous étions à l'Encastre. Les parents étaient autour du poste radio mais on pria les enfants de quitter le salon. C'est donc par la porte entrouverte que j'entendis jurer ma mère. Elle pleurait. Elle disait que tout allait recommencer et que son fils allait partir pour se "faire trouer la paillasse". Il y eut ensuite, quelques mois plus tard, la débâcle. Et le fameux discours de Pétain qui faisait à la France "le don de sa personne". Cette voix tremblotante et sénile résonne encore dans ma tête, elle jaillissait de ce haut poste radio que j'ai cité plus haut. J'imagine que si nous avions été alors devant une télévision en couleurs le souvenir de cette voix ne serait pas aussi dramatique.

## L'AUTOMOBILE

Dans mes jeunes années c'était un carrosse à moteur dont seuls disposaient des gens très riches. Ma grand-tante Manée, par exemple. Elle en usait avec chauffeur à casquette. Une fois par semaine, elle se rendait à la messe de huit heures en automobile et ce jour-là elle nous déposait à l'école. Il s'agissait de traverser le centre de Revel (nous habitions sur les Promenades). Un kilomètre... distance que nous accomplissions

en général quatre fois par jour sur nos galoches. Mais le vendredi matin... je revois Manée devant le miroir de son fastueux vestibule, boutonnant son manteau d'astrakan, mettant son chapeau à voilette et nous enjoignant de sa voix gaie de grimper dans la voiture. En 1930, c'était ainsi. Une dame de la société se faisait conduire à la messe par son chauffeur (il s'appelait Jules, ensuite ce fut Abel).

A Vernon, mon père qui avait la responsabilité du Parc d'Artillerie avait une voiture de fonction avec chauffeur.

C'était donc un carrosse à moteur avec un esclave au volant... Mais peu de temps après notre tante Py eut une voiture qu'elle conduisait elle-même. Dès cette acquisition elle nous apparut comme une héroïne, comme une pionnière, comme un personnage de film. Chaque été, au début des grandes vacances, son arrivée à L'Encastre était un événement. Nous savions qu'elle quittait Toulon à la première heure et elle arrivait à L'Encastre à la tombée du jour. Nous guettions le bruit du moteur dans la douceur du crépuscule, nous guettions la lumière des phares entre les arbres du petit bois. Et puis enfin elles étaient là (la mère et les deux petites filles). On se mettait à table et ma tante, épuisée, descendait un carafon de vin en riant.

La deuxième guerre mondiale, et surtout les quatre années d'occupation ont mis un frein à l'utilisation de l'automobile. Les modèles ne changeaient pas, et les voitures étaient rares. Certains camions et certains autocars étaient équipés au "gazogène", les transports étaient lents et hasardeux. On utilisait la bicyclette. Les distances étaient donc encore longues à parcourir. Elles demandaient un effort. Certaines gens en fournissaient d'incroyables (mes beaux-parents allaient de Revel à Albi en vélo, Jean Brun allait jusqu'à Toulouse, aller-retour bien entendu).

Était-ce mieux ? En un sens, oui. Quand on accomplissait de telles prouesses c'était pour voir quelqu'un ou quelque chose qu'on désirait absolument voir. Aujourd'hui les temps ont changé. On fatigue son corps pour le maintenir en forme. C'est une activité thérapeutique. Les gens courent l'œil sur le chronomètre, dosant sueur et effort. Les gens pédalent avec soif de performance. Tout cela n'est plus tout à fait à l'échelle de la vie, comme l'a signalé Ivan Illich. Mais seuls me comprendront vraiment, ceux qui ont poussé leur vélo sous la pluie dans de rudes côtes pour aller voir des copains.

En 1946, après son retour de captivité, mon frère acheta une petite voiture d'occasion dont j'ai oublié la marque. C'était une carrosserie carrée, à l'ancienne, et on y logeait difficilement à quatre. Il voulut m'apprendre à conduire. Il s'y prit de la façon suivante : la voiture resta dans le garage, il m'expliqua les différentes manœuvres de mise en marche. Ensuite il voulut que je répète de mémoire tout ce que je devais faire. Je m'embrouillais. Il décréta alors que je n'arriverais jamais à conduire et la question fut réglée.

Bien entendu, j'ai appris à conduire (en 1962). Je conduisais correctement, mais... je suis peut-être la descendante de ces grandes dames qui commandaient chauffeur et voiture pour aller à la messe... Les responsabilités de la conduite automobile m'épouvantent. Mon imagination me suggère tous les cas de figure capables de provoquer un accident... et comme j'aime passionnément rester chez moi...

Bref, mon rapport à l'automobile est resté distant. J'ai souvent rêvé d'écrire un essai sur l'influence de la conduite auto sur le comportement humain. Au volant, tant de gens deviennent grossiers, égoïstes, machistes et j'en oublie.



## LES FRINGUES

Couture, tricot, vêtements faits à la maison, tout cela relève aujourd'hui de la Préhistoire. Et cependant, jusqu'à l'âge de vingt ans je n'ai porté que des robes, des jupes, des chandails confectionnés par ma mère. Ou encore, des nippes de mes cousines Py remises à ma taille. C'était réussi ou ça ne l'était pas, mais j'étais douée pour le bonheur, je m'en fichais.

Ma mère était très adroite. On achetait les Patrons de la MODE PRATIQUE et ils resservaient plusieurs fois. Maman "taillait" nos vêtements en disposant les morceaux du patron en papier de soie sur le tissu, en observant le "droit fil", ou le "biais" quand le modèle l'exigeait. La bouche serrée sur un bouquet d'épingles elle calculait au plus juste pour ne pas gaspiller l'étoffe. Les essayages étaient fréquents. Pour "arrondir" la jupe je devais monter sur la table tandis que ma mère épinglait l'ourlet.

La pénurie de guerre nous entraîna à détricoter et ret tricoter nos chandails. On y passait des heures. Le pull redevenait pelotes, et ensuite, pour "défriser" la laine usagée on la mettait en écheveaux (utilisant les pieds d'une chaise pour y enrouler la laine). On trempait ces écheveaux dans l'eau et puis on les étendait. Le poids de l'eau tendait la laine qui redevenait tricotable.

J'ai l'impression d'évoquer quelques femmes au rouet ! Car nous sommes maintenant au cœur de l'industrialisation de la fringue. Seules quelques excentriques savent encore "monter des mailles" "étudier des points" ou "chaîner un ouvrage".

On achetait rarement des vêtements. On ne disait pas du "prêt à porter" mais de la "confection", et il y avait dans ce mot "confection" une connotation de mépris. Les finitions n'étaient jamais parfaites. Quand on en avait les moyens on préférait le "sur mesure". On se rendait chez la couturière avec le tissu, après plusieurs essayages on payait la "façon" de la robe. Qui était unique, et ne devait ressembler à la robe de personne.

Aujourd'hui nous allons et venons, tous vêtus de vêtements dont les répliques se retrouvent sur nos voisins. Tous vêtus de synthétique lavable en machine et on ne se demande pas si "l'envers vaut l'endroit".

J'ai eu droit pour la première fois à un vêtement de "confection" en 1944, pour le mariage de mon cousin Jean Gabolde. Pour rehausser une vieille jupe ma mère m'acheta un chemisier dans une mercerie de Castres. Cela ressemblait à une folie : le chemisier était bleu ciel, avec de fines rayures blanc satiné, et les boutons étaient de jolies perles nacrées. J'ai porté ce chemisier jusqu'à son usure totale, deux ans après il partait en lambeaux...

Pour les femmes, le port du pantalon ne s'est répandu que dans les années cinquante (et encore était-il interdit aux jeunes secrétaires travaillant dans des bureaux).

Le port du pantalon m'enthousiasma aussitôt, car j'ai toujours eu un penchant très vif pour les vêtements masculins. Je n'ai jamais aimé les fanfreluches. Je me souviens très bien de mon premier pantalon. Je l'avais commandé à Toulouse, chez un tailleur pour homme qui travaillait "sur mesure" et, sentant venir le vent, acceptait de culotter les dames. Le pantalon était en flanelle grise, admirablement bien coupé et je l'ai porté pendant dix ans (il finit sa carrière à Tunis). Avec quel argent me suis-je offert cette folie ? Je ne m'en souviens pas. Mais je me revois avec mon pantalon gris, le buste moulé dans un pull vert que j'avais tricoté moi-même, bien entendu... Me sentant belle, pour une fois.

C'est en 1950, à Paris, que j'ai découvert enfin le plaisir aigu du shopping. Nous habitons Colette et moi rue du Cherche-Midi, tout près du Bon Marché. Oh ! les boutiques de la rue Saint Placide ! Mais si on léchait beaucoup les vitrines on achetait peu. Je me souviens d'un manteau cintré d'un gris particulier tirant sur le mauve. Une couleur "à la mode". Je l'ai acheté. Ensuite, il ne me plaisait plus beaucoup... C'était le début d'une ère nouvelle.

Les vêtements ont perdu une part de leur fonction initiale. Ils ont basculé, comme les livres et les objets usuels, dans une prolifération absurde. Promenez-vous dans une rue commerçante de grande ville, ouvrez les yeux. Vous serez effrayés par la quantité ahurissante de jupes, de corsages, de pantalons, de chemisiers et de pulls. Tout cela pend aux branches de la jungle industrielle. Il y en a trop, beaucoup trop !

On ne s'habille plus.

On met des fringues, qu'on enlève aussitôt pour les jeter dans la machine à laver. Périssables, ces fringues perdent leur apprêt et leurs couleurs dans le tambour de ces machines, poubelles passagères du caprice qui nous pousse à changer de vêtements plusieurs fois par jour. On lave ce qui n'est pas sale, et le passage dans la machine mériterait un temps de réflexion.

Et que deviennent les fringues quand on ne les aime plus ? Quand de nouvelles fringues les chassent de nos tiroirs ?

Rares sont celles que l'on porte jusqu'à l'usure totale et que l'on met un jour à la poubelle. Quand elles ne plaisent plus les fringues sont entassées dans des sacs poubelles neufs, on serre le cordon et on dépose ces paquets très propres au Secours Catholique ou ailleurs. Ce qui revient à dire qu'on opère un retour à l'expéditeur. Cousues par des pauvres, les fringues reviennent aux pauvres, qui les vendent à bas prix à d'autres pauvres... etc... etc...

Après avoir brodé à la machine cent boutonnères à l'heure sur un lot de chemises un pauvre aura peut-être en prime une chemise aux boutonnères effrangées ?  
Cauchemar ?

Ces notations peuvent sembler naïves, elles évoquent des choses tellement modestes ! Mais en fait derrière les fringues gît le monstre qui nous gouverne tous : le capital.

Peut-on se représenter ce monstre ? Je le verrais comme une pieuvre. Mais il n'a ni œil, ni oreille, ni cerveau. La pieuvre est une abstraction, un phénomène irréversible. Au siècle dernier le capital sévissait en haut de forme et en redingote, on pouvait l'insulter. Aujourd'hui c'est juste un courant électronique qui vient écrire une escalade de chiffres sur des écrans. On ne peut rien contre les chiffres. Ils sont magiques. Cohortes de séraphins peuplant le ciel encombré de satellites ? Etrange religion sans images.

DIEU

Au cours de ce siècle que nous allons bientôt quitter nous avons assisté à la mort très lente de Dieu. Ou plutôt à la mort très lente de son autorité officielle.

Je suis catholique, mais j'ai été élevée dans la foi du message évangélique et si je mets en doute aujourd'hui l'existence de Dieu, je reste fidèle au message, je n'en connais pas de plus adapté à la vie.

Dans les "familles catholiques", la mienne et bien d'autres, Dieu était une référence indiscutable, on se trouvait engagé dès la naissance dans un processus irréversible et puis voilà. Tout était simple. La pratique religieuse vous dispensait de tout caprice personnel et, ce qui est beaucoup plus grave, de toute pensée personnelle.

Je suis donc entrée en toute innocence dans ce monde clos. Mais j'y suis toutefois entrée à ma façon, car je suis née sous le signe des Gémeaux et j'ai toujours eu une nature double. J'y entrais donc par nécessité, mais je n'y entrais pas vraiment, oscillant incessamment entre le libre arbitre et l'extase poétique...

Au temps de nos premières communions nous n'étions pas encore contaminés par Freud, nous ne cherchions pas à expliquer le pourquoi et le comment de nos pulsions contradictoires. Une délicieuse hypocrisie régnait et chacun se débrouillait à sa façon. Raison sociale ? Soif de sainteté ? Tout était possible sans qu'il n'y parût.

J'avais soif de sainteté car j'étais la fille d'une sainte authentique, mais je détestais violemment la notion de sacrifice. Ma mère le comprit peu avant ma première communion ; je n'arrêtais pas de recevoir des fessées, j'étais odieuse. Elle découvrit qu'on m'obligeait au catéchisme à faire le compte de tous les sacrifices, de toutes les privations qui rendraient mon âme pure... Je devais dessiner une violette chaque fois que je renonçais à un bonbon... Elle m'interdit les sacrifices, et nous avons fait la paix elle et moi.

Mais l'essentielle poésie existait en Dieu, pour qui le voulait bien, et j'étais de ceux-là. J'ai déjà évoqué la fameuse HISTOIRE SAINTE, et l'ange de Tobie. Je citerai (pour mémoire) les processions de la Fête-Dieu avec lancers de pétales de fleurs (décrites dans AGAPE), les chants, le mystère rutilant de l'Ostensoir pendant le Salut du Saint Sacrement (Baudelaire)... la beauté des églises pleines à craquer, quand les voix s'unissent pour les répons... et puis le latin... "introibo ad altare Dei qui laetificat juventutem meam"... (ANTOINE QUAYRIBUS). Aujourd'hui, le "Dieu de ma jeunesse" est un symbole de poésie absolu.

Mais les mystères se sont évanouis. On n'est même plus capable d'en rire ou d'en rêver. Les fêtes liturgiques ne sont plus que verbiages en français, on s'y ennue prodigieusement.

Quand on a besoin de la joie, on l'annonce. On dit "qu'on va faire la fête". Je vois dans cette formule toute prête une sorte d'impératif primaire qui me met mal à l'aise.

Quelque chose a été perdu en chemin, mais quoi ? Le dépassement de l'entendement, peut-être...

"C'est savant, c'est bête..."

(Witold Gombrowicz - journal)

## LES AVIONS

Avant d'abandonner les zones célestes pourquoi ne pas évoquer les avions ? Quand j'étais enfant ils existaient déjà mais on ne montait pas dedans. Par contre, ils peuplaient le ciel ! On les entendait passer au-dessus de nos têtes plusieurs fois par jour. Et quand j'avais dix ans, j'ai souffert d'une véritable phobie. Quand un avion vibrait dans le ciel je tremblais qu'il ne tombe sur moi. J'attendais avec une impatience morbide que le maudit ronronnement s'éloigne au-dessus d'un autre quartier de Toulouse...

Aujourd'hui, tout le monde prend l'avion, c'est devenu un moyen de transport habituel. Mais on n'entend plus les avions ! Ils se réfugient si haut, si haut qu'on aperçoit à peine, par temps clair, le mince tracé blanc de leur vol qui s'étire dans le lointain dans un silence absolu.

Moi, je n'ai jamais aimé monter en avion. Je ne me sens pas dans mon élément, je crève de peur. Mon baptême de l'air s'est effectué le lendemain de mon mariage, à Orly. Nous devions mettre quatre heures en Bréguet deux ponts pour atteindre Tunis. Un brouillard épais retarda le décollage et, après avoir embrassé la famille venue nous dire au revoir, Francis et moi avons été aiguillés vers le restaurant de l'Aéroport, où la Compagnie Air France nous offrait gracieusement à déjeuner. Ça commençait bien ! Nous avons enfin décollé, à quatorze heures. Quelle aventure ! Main dans la main de mon jeune époux, j'oubliais d'avoir peur ! Nous nous sommes engloutis dans un univers ouaté et blanc, un univers invisible, tandis que l'appareil vibrait avec une violence bruyante. Je n'ai pas vu la terre s'éloigner de nous... mais tout à coup... nous avons été enveloppés de lumière pure... et nous avons flotté comme dans un rêve au-dessus de ces gros nuages dodus que nous venions de traverser. C'était féérique, irréel, illusoirement immobile.

Quand j'habitais Tunis, j'ai longtemps emprunté ces gros Bréguet ou encore des DC3, tous avions à hélices. Je garde le souvenir d'un atterrissage pénible sur Marignane, par gros orage. Nous avons tourné longtemps au-dessus de l'aéroport au milieu des éclairs... aéroport... calanques... aéroport... calanques... Tout le monde se taisait, sauf un vieillard de 90 ans qui trouvait ça très amusant.

Mon premier voyage en Caravelle s'est effectué à l'occasion de la mort de maman. Le chagrin effaça la peur idiote que je ressentais pour les avions à réaction. J'éprouvais même un sentiment de sécurité inattendu...

J'en finirai avec les avions (que j'évite d'emprunter) en évoquant ces petits avions monoplace qui lançaient les planeurs du Vol à Voile au-dessus du lac de Saint-Ferréol. Nous les observions de la terrasse de L'Encastre, et nous aimions beaucoup voir le moment où l'avion lâchait le planeur, laissant pendre son câble derrière lui. Ces petits avions avaient parfois des idées perverses. Après avoir rempli leur office ils s'amusaient à piquer du nez sur le lac, à en raser la surface avant de s'élancer à nouveau dans le ciel. Un jour, je nageais au milieu du lac quand un de ces maudits insectes vibreurs m'a ainsi foncé dessus (sans me voir). Et j'ai eu, moi la froussarde, une peur enfin justifiée des avions...

Bien assise dans mon fauteuil Voltaire, je m'interroge souvent sur tous ces gens qui n'arrêtent pas, de saut de puce en saut de puce, d'aller d'un bout à l'autre de la terre. Comment gèrent-ils leur sensibilité ? Je me sentirais incapable d'accomplir tous ces va et vient où les fuseaux horaires compliquent la vie...

Je laisse le soin à d'autres de méditer sur l'habitude qu'il faut prendre de s'habituer à être déshabitué de l'habitude...

## LE TRAIN

Je suis un enfant des trains... Mon enfance s'est passée, me semble-t-il, dans les trains de nuit. Cela n'arrivait que trois fois par an, mais... trois fois par an nous partions en vacances chez mon père... Il venait nous chercher à Toulouse et nous prenions le train de nuit pour Paris... On louait des oreillers blancs qui avaient une odeur typique : un petit parfum acide et triste qui, pénétrant mon âme, s'alliait à la détresse d'avoir quitté ma mère.

Toutefois, j'aime voyager en train. J'aime être assise en plein jour près d'une fenêtre et contempler la campagne qui s'enfuit sous la paresse de mon regard. J'aime cette sensation d'irréalité que ressent tout voyageur assis qui avance sans bouger. J'ai dit mon amour du train dans UN PETIT MORCEAU DE CORAIL, pas la peine d'y revenir...

J'ai connu ces trains des années trente dont les wagons n'avaient pas de couloirs. Chaque compartiment avait sa portière pour accéder au quai. Le contrôleur se débrouillait de marchepieds en marchepieds. Mais c'était déjà réservé aux petites lignes comme Revel-Toulouse.

Un peu plus tard il y eut la Micheline. Plus moderne, avec je crois un moteur diesel. Mais pendant l'occupation il fallut rétrograder. Les Revélois eurent à leur disposition un antique train à vapeur : le train noir. La petite locomotive traînait quelques wagons vétustes avec sièges en bois et plate-forme pour accéder aux quais. Un vrai train de western ! Il mettait quatre heures pour aller de Revel à Toulouse. Dans les côtes il avançait au pas... au mois de juin, du côté de Caraman, on pouvait descendre du train d'un bond gracieux, pour cueillir des cerises. On remontait ensuite aisément dans son wagon... C'est ainsi que pour aller passer le bac à Toulouse, nous les élèves du Collège, nous avons pris ce train noir. Il fallait partir la veille, et prévoir de coucher chez des amis. Une aventure !

Bien des années plus tard j'ai aimé prendre ce qu'on appelait un "train de luxe" : le Capitole. Le Capitole mettait six heures, je crois, pour l'éternel trajet de ma vie, Paris-Toulouse, Toulouse-Paris... Je me souviens l'avoir emprunté dans mes années de gloire, pour passer à la télévision. Francis et moi nous sommes même offert le wagon restaurant... ah ! ces tables éclairées par des lampes à abat-jour rose !... comme les temps avaient changé !

Mais à mon désespoir je n'ai jamais voyagé dans l'Orient Express. Je l'ai visité à quai. En touriste. Gare Matabiau. Une relique...

Aujourd'hui, le TGV met cinq heures pour aller de Toulouse à Paris, en faisant un détour par Bordeaux. Mais le romanesque s'est envolé et le confort est plutôt discutable. Les voyageurs sont tassés, ils ont les jambes coincées, et pour passer le temps, au lieu de regarder par la fenêtre ils téléphonent avec leurs portables.

## LE MARIAGE

L'institution du mariage n'a toujours pas disparu, à mon grand étonnement. Il est si facile de s'en passer, aujourd'hui. Et pourtant...

Le mariage a subi les mêmes vicissitudes que les vêtements. Le mariage a perdu son caractère utilitaire qui consistait à caser dans la vie des filles qu'on préparait au seul métier de mère.

Le mariage reste. C'est un gadget.

Le mariage a changé. Il n'est plus indissoluble, alors que c'était son caractère essentiel. Aujourd'hui c'est une cérémonie qui doit coûter cher : une représentation passagère d'un bonheur passager.

Nous avons vu peu à peu fleurir le divorce. Au début de façon timide. Car c'était un acte condamné par la religion. Mes parents n'ont jamais divorcé. Ils avaient obtenu en 1930 "une séparation de corps" en justice. Ce qui leur permit, 13 ans plus tard, de reprendre une vie commune sans complication juridique.

— en Justice. Ce qui leur permit 13 ans plus tard de reprendre une vie commune sans aucune complication juridique.

Avant la guerre de 40 les divorcés étaient rares, leur remariage (civil) difficilement toléré. Une fille de famille n'épousait pas un divorcé. Pourquoi ? Parce que seul le mariage à l'église offrait une garantie irréversible.

On élevait les filles pour les marier. Elles n'avaient pas d'autres perspectives que celle-là. Toute enfant, je m'en inquiétais... Je me revois, c'est un souvenir très précis, en train de réfléchir à ça. Je me balançais sur une de ces chaînes qui clôturaient les Grandes Allées tout en me demandant qui je pourrais bien épouser "quand je serais grande". Le seul garçon que je connaissais alors était notre voisin Riquet Estingoy, enfant bègue et maladif qui nous faisait physiquement horreur. J'étais absolument décidée à ne pas épouser Riquet Estingoy. Mais alors ? Qui ? Ce ne fut qu'une inquiétude fugace, bien sûr. Mais elle dénotait une certaine profondeur d'esprit. J'avais six ans...

Après la Libération, en 1945, les filles commencèrent à s'inscrire en Fac, le baccalauréat s'étant généralisé. Les parents les envoyaient à l'Université, mais ils le faisaient surtout pour qu'elles trouvent un mari. On ne leur demandait pas de réussir aux examens... Certaines interrompirent ainsi très vite leurs études supérieures... On pourrait faire une enquête instructive sur le pourcentage de filles ayant obtenu leur licence entre 1945 et 1948...

Quant à moi... j'ai passé mon bac en 1944 mais je ne suis pas allée à l'Université, faute d'argent (mon père refusa de payer). J'ai donc pris un certain retard sur mon temps (mais on le constatera, j'ai toujours été atypique). Toutefois à ma sortie du Collège, j'ai travaillé. Je suis entrée comme institutrice de C.P. à l'Ecole Libre de Revel. Mais comme je n'étais pas payée, au bout d'un an j'ai abandonné. J'aurais pu entrer dans l'enseignement d'Etat. A cette époque-là, avec un baccalauréat la chose était facile. Mais les préjugés familiaux contre l'Ecole Laïque m'en empêchèrent. De toute façon l'enseignement ne me tentait pas. Je trouvais épouvantable d'enseigner aux autres ce que je n'aimais pas faire : apprendre.

"C'est savant

C'est bête..."

Witold Gombrowicz

Doit-on raconter sa vie ? Je pense que non. Mais il faut toutefois poser quelques jalons essentiels. On raconte tant de bêtises sur ceux qui ont disparu !

Après cette courte période vouée à l'enseignement j'ai vécu ensuite chez mes parents, sans activité extérieure, et ceci pendant trois ans. Beaucoup de filles restaient ainsi "à la maison", attendant de se marier. Moi, je n'attendais pas de trouver un mari. Je restais auprès de ma mère, incapable de l'abandonner auprès de ce grand malade que mon père était devenu. Le mariage ne me tentait pas vraiment. Je prenais cette perspective très à la légère. Je m'en foutais. Je me sentais incapable de plaire à un inconnu. Toutefois, chaque famille avait sa "marieuse" à cette époque-là. Chez nous il y avait tante Blanche Bauzil. Elle m'a fait subir ce qu'on appelait une "présentation". Impossible de refuser ! Elle était si gentille, m'invitant souvent chez elle, à Castres pour aller au cinéma. J'ai donc subi une entrevue pour ne pas la fâcher. Son candidat était riche, mais difficile à caser parce qu'il était obèse. Je ne me rappelle plus des préliminaires, je ne prêtais pas grande attention aux discours de Blanche. Je me suis donc rendue un soir chez des gens que je ne connaissais pas et dont j'ai oublié le nom. J'étais censée être l'amie de la fille de la maison. Il y avait là toute une bande de jeunes assez agréables, dont cette fille qui m'a plu aussitôt, elle était intelligente et gaie. L'obèse est arrivé. Il était plutôt gentil, mais je l'ai à peine regardé. Je me suis creusé la tête pour trouver comment ne pas lui plaire. Et bien entendu, j'ai trouvé : j'ai fumé comme un sapeur et tenu des propos vaguement intellectuels. L'affaire fut donc réglée aussitôt. Il n'a jamais demandé à me revoir. Ouf !

C'est un souvenir intéressant à noter car j'ai ainsi, modestement, participé à la fin d'un monde. Juste pour faire plaisir à ma vieille tante. Toutefois, attardons nous un peu. Pourquoi m'avait-on fait rencontrer un obèse riche ? Parce que je n'avais pas d'argent. Procédés immondes, non ? Et moi, bien assise sur mon petit nuage, je rigolais.

Mais en ces époques de transactions matrimoniales on parlait aussi beaucoup d'amour. Sans l'associer au mariage, bien entendu. Juste pour rêver, L'amour ne représentait rien, mais il se rencontrait inéluctablement dans tous les petits romans qui finissaient tous par un mariage.

Et moi, dans tout ça ? Moi, je croyais à l'amour. Dans ma tête, l'amour était une sorte d'extase grandiose, Je n'aurais su en parler.

J'étais souvent, très souvent amoureuse, car les hommes me fascinaient. Mais tout se passait en rêves, et ensuite j'oubliais mes passions. Dans la vie réelle, par contre, j'entretenais des amitiés magnifiques avec des garçons de mon âge (dont Francis). Je comprenais les garçons, et les garçons me comprenaient. Je vivais ma vie. Une vie chaste et joyeuse, hors du mariage. Le mariage restait une perspective inquiétante. Et peut-être la fin de tout...

A dix-huit ans l'amitié m'a joué un tour. Je me suis un peu brûlé les ailes. Je suis tombée très amoureuse d'un copain, Bernard Duhourcau. Il avait trente-trois ans, il était un peu fou, il était aussi très coureur et je lui plaisais beaucoup. Ma mère m'a aidée à voir clair dans cette situation sentimentale où je pataugeais, mêlant Dieu, Claudel et l'émoi des sens... Mais j'étais douée, très douée pour le bonheur. J'ai donc eu le courage de ne pas écouter ce séducteur, de lui jouer la comédie de l'indifférence... La première déclaration d'amour que j'ai entendue s'est faite sur le pont de Massaguel : " Pourquoi êtes-vous ainsi ? Je vous aimais... " Elle se faisait à l'imparfait, ce qui m'a beaucoup frappée. Bernard était prudent. Cela ne m'échappait pas, et me rassurait sur la décision que j'avais prise, en un dur combat avec moi-même, la nuit précédente (insomnies et larmes).

Allais-je rester vieille fille ? Je m'en fichais un peu. Mes sœurs étaient mariées et leur mariage n'ouvrait pas dans ma tête des perspectives exaltantes. Et puis il y avait ma cousine Monique ! Je l'ai vue se marier avec une extrême circonspection de regard. Elle était ravie. Elle était folle d'excitation à propos de son trousseau et de tous les préparatifs. Moi, pour rien au monde je n'aurais uni ma vie au grand et gros Joseph dont le rire faisait trembler les meubles. Le jour du mariage arriva. J'étais "demoiselle d'honneur". Mais en 1945 les tissus étaient rares. Je portais donc une robe imprimée de violet sur fond crème (le seul tissu qu'on avait trouvé). Mon "cavalier" (dont j'ai oublié le nom) se montra très grossier. Il était furieux parce que, juchée sur mes semelles de bois compensées, j'étais un peu plus grande que lui. La moutarde m'est montée au nez. Avec la complicité de mon frère je me suis vengée de ses propos discourtois. Pendant le repas j'ai annoncé à mon "cavalier", d'une voix mélancolique, que j'étais veuve. Il ne me croyait pas. Une veuve ? Quelle horreur ! semblaient dire ses yeux bleus. Et moi d'insister. Allez demander à mon frère, ce type un peu chauve, là-bas au bout de la table. Le "cavalier" se précipite, interroge Pierre. Pierre prend un air lugubre. Hoche la tête. Elle vous a dit ?... Ma pauvre sœur... oui... un résistant... tué par les Allemands... en 1942... Mais le "cavalier" qui se sentait insulté par la famille de la mariée est allé se renseigner ailleurs. C'était pour lui une affaire d'honneur. Une veuve ! Et quand il a su (très vite) la vérité il ne m'a plus adressé la parole.

Avec les "présentations", les "cavaliers" ou encore les "garçons d'honneur" étaient tous des maris en puissance. Une veuve ! Non, mais...

Tant d'idioties donnent à rêver. Je suis fière de n'avoir jamais donné la moindre attention à ces choses. La vie m'a récompensée beaucoup plus tard. Quand j'avais définitivement renoncé à me marier Francis m'a fait comprendre que vu sous un autre angle le mariage pouvait apporter le bonheur.

Et presque la moitié de ce siècle finissant s'est passée en sa compagnie. Etait-ce un mariage ? Ou une union libre ?

Décembre 1999



# TENTATIVES D'APHORISMES

QUELQUES PETITES PENSEES A PROPOS DE LA VIE...

"La vie est un danger de  
mort"

(Cricri)

"La vie je crois est un oiseau  
ou tout au moins elle lui ressemble à s'y méprendre..."  
(extrait de poème)

La vie est un coït, plus ou moins long, plus ou moins réussi.

La vie ressemble à une femme enceinte. Nul ne sait qui l'a engrossée.  
Le sait-elle, elle-même ?

Pour certains la vie serait un chemin sans fin, ou encore un jardin où pousseraient des humains .  
Mais attention ! La vie pourrait bien être une prison. Derrière les barreaux que voit-on ?

La vie est bête.

La vie frémit d'intelligence cachée.

La vie est une fiction dont l'imaginaire a été résolument gommé.

Mieux vaut écrire un roman, si mauvais soit-il, que de le vivre !

Les animaux seraient-ils nos frères supérieurs ? J'ai de plus en plus tendance à admirer leur incompétence en matière de discours.

La vie n'est rien.

La vie est tout.

La vie est tout ou rien. C'est selon le poste observatoire. Mais pour qui a la vue basse le flou sera d'un grand secours pour éviter de trancher la question.

Aimer la vie ? C'est la haïr aussi ingénument qu'on ne l'adore.

La vie est un personnage.

Parfois c'est un enfant. Elle en a alors toutes les douceurs et toutes les cruautés. Mais on s'en accomode.

Parfois c'est un vieillard sagace et puant. On rêve alors de la porter bientôt en terre.

La vie est bien plus belle quand on l'accepte sans lui chercher noise.

Pour bien faire l'amour avec la vie il faut la prendre comme elle est.

Les psy sont les pédants de la vie. Ils l'explorent. Ils l'expliquent Mais la plupart du temps, me semble-t-il, ils n'accouchent que de schémas désincarnés.

Si on ôte la chair il ne reste que le squelette.

Tous les squelettes se ressemblent.

Un soir j'ai vu la vie sur le visage d'un mort.

L'énigme irrésolue avait tout compte fait quelque chose de rassurant.

La joie de vivre est une rengaine apprise par cœur.

Vivre dans la joie est une entreprise du cœur.

Une autobiographie est l'histoire d'une voiture qui roule toute seule sur une route déserte. On n'entend que le ronron du moteur.

Une biographie est une histoire bio, réputée nourrissante, dénuée de toutes les pollutions de la fiction.

Le vit donne la vie.

Mais il ne peut pas faire ça tout seul.

Avez-vous vu la vie frémir sur le visage de l'enfant avant qu'elle n'explose en un premier cri ?

Majestueuse et glacée, la vie est une montagne. Une cime étincelante sous le soleil.  
Elle se dresse au-dessus de nous, en quête de sublime.

Ouaouh !

D'intrépides archanges répondent à son appel muet. Comme des insectes musclés ils s'élancent le long de ses flancs.

Ils grimpent, ils grimpent, ils grimpent vers le ciel.

Ils fabriquent du paradis.

Je vis, tu vis, il vit.

Mystère de l'immédiat.

Je vis une fleur, tu vis un arbre, il vit une forêt.

Avec un objet en complément on obtient une histoire dépassée.

Vive la vie !

Pléonasme intelligent.

La vie est un bouquet. On essaye de la conserver. On lui procure eau et lumière, nous omettons les nécessités vulgaires.

Le temps passe. Il y a de moins en moins de fleurs fraîches. Les fleurs fanées s'accumulent. Elles perdent leur odeur. Elles ne sont plus identifiables.

C'est pourquoi nos souvenirs sont tellement aléatoires.

Quand on dit "c'est la vie" c'est que tout va mal.

Quand on dit "ainsi va la vie" c'est qu'on se fout de tout.

Voir la vie en rose nécessite une paire de lunettes, et quelqu'un pour vous en faire cadeau.

Croyez-moi, beaucoup de gens racontent leur vie en l'arrangeant à leur façon.

Vous pouvez faire semblant d'écouter et penser à autre chose.

La vie n'existe pas.  
C'est un sacré bobard auquel tout le monde croit.  
Mais vous verrez ! Un beau jour, pfft ! Plus rien !

Et si on ne parlait plus de la vie puisqu'on ne sait pas ce que c'est ?

La vie est ce que j'aime dans tes yeux quand ils font la paire avec les miens.

La vie c'est le bonheur qu'on ne raconte pas de peur de l'abîmer.

Quand je t'ai dit à l'oreille des mots dont tu n'avais que la musique nos vies soudain ne nous appartenaient plus.  
Elles formaient un ruisseau qui coulait vers la mer.

L'art est un plagiat.  
L'art est un défi.

L'art est un corps à corps avec la vie dont il est vain d'espérer un vainqueur. Dans le meilleur des cas les joies et les souffrances se mêlent en silence. Un grand espoir tisse un secret dont la beauté ne doit jamais être évoquée.  
Un mot, un seul mot et tout est brisé.

La vie est une promesse faite à la naissance, que chacun tente de faire à son tour le moment venu. Ces serments pleins de confiance sont le germe du recommencement.  
Détournons les yeux de l'horreur embryonnaire (sans projet parental).

La vie suggère silencieusement la procréation.  
L'enfantement en est l'achèvement provisoire.  
Mais rien n'est simple et heureusement qu'il y a la mort sur laquelle chacun peut compter pour mettre fin aux éventuelles complications de parcours.

*en annexe :*

Georges PEREC : "PENSER/CLASSER (Hachette)

P.174 : Des aphorismes

Marcel Benabou (Un. aphorisme peut en cacher un autre, Bib.Oulipienne n°13,1980) a conçu une machine à fabriquer les aphorismes: elle se compose de deux parties : une grammaire et un lexique.

La grammaire recense un certain nombre de formules communément utilisées dans la plupart des aphorismes, par exemple: A est le plus court chemin de B à C A est la continuation de B par d'autres moyens Un peu de A éloigne de B, beaucoup en rapproche Les petits A font les grands B Le bonheur est dans A, non dans B A est une maladie dont B est le remède Etc...

Le lexique recense des couples (ou trios ou quatuors) de mots qui peuvent être des faux synonymes (amour/amitié, parole/langage), des antonymes (vie/mort, forme/fond, mémoire/oubli), des mots phonétiquement proches (foi/loi, amour/humour), des mots groupés par l'usage (crime/châtiment, faucille/marteau, science/vie), etc.

L'injection du vocabulaire dans la grammaire produit ad lib. des quasi infinités d'aphorismes tous plus porteurs de sens les uns que les autres D'ores et déjà, un programme d'ordinateur, conçu par Paul Braffort, en débite à la demande une bonne douzaine en quelques secondes : La mémoire est une maladie dont l'oubli est le remède  
La mémoire ne serait pas la mémoire si elle n'était l'oubli  
Ce qui vient par la mémoire s'en va par l'oubli  
Les petits oublis font les grandes mémoires  
La mémoire ajoute à nos peines, l'oubli à nos plaisirs  
La mémoire délivre de l'oubli, mais qui nous délivrera de la mémoire ? Le bonheur est dans l'oubli, non dans la mémoire  
Le bonheur est dans la mémoire non dans l'oubli  
Un peu d'oubli éloigne de la mémoire, beaucoup en rapproche  
L'oubli réunit les hommes, la mémoire les sépare  
La mémoire nous trompe plus souvent que l'oubli

Etc... Où est la pensée ? Dans la formule? Dans le lexique ? Dans l'opération qui les marie ?